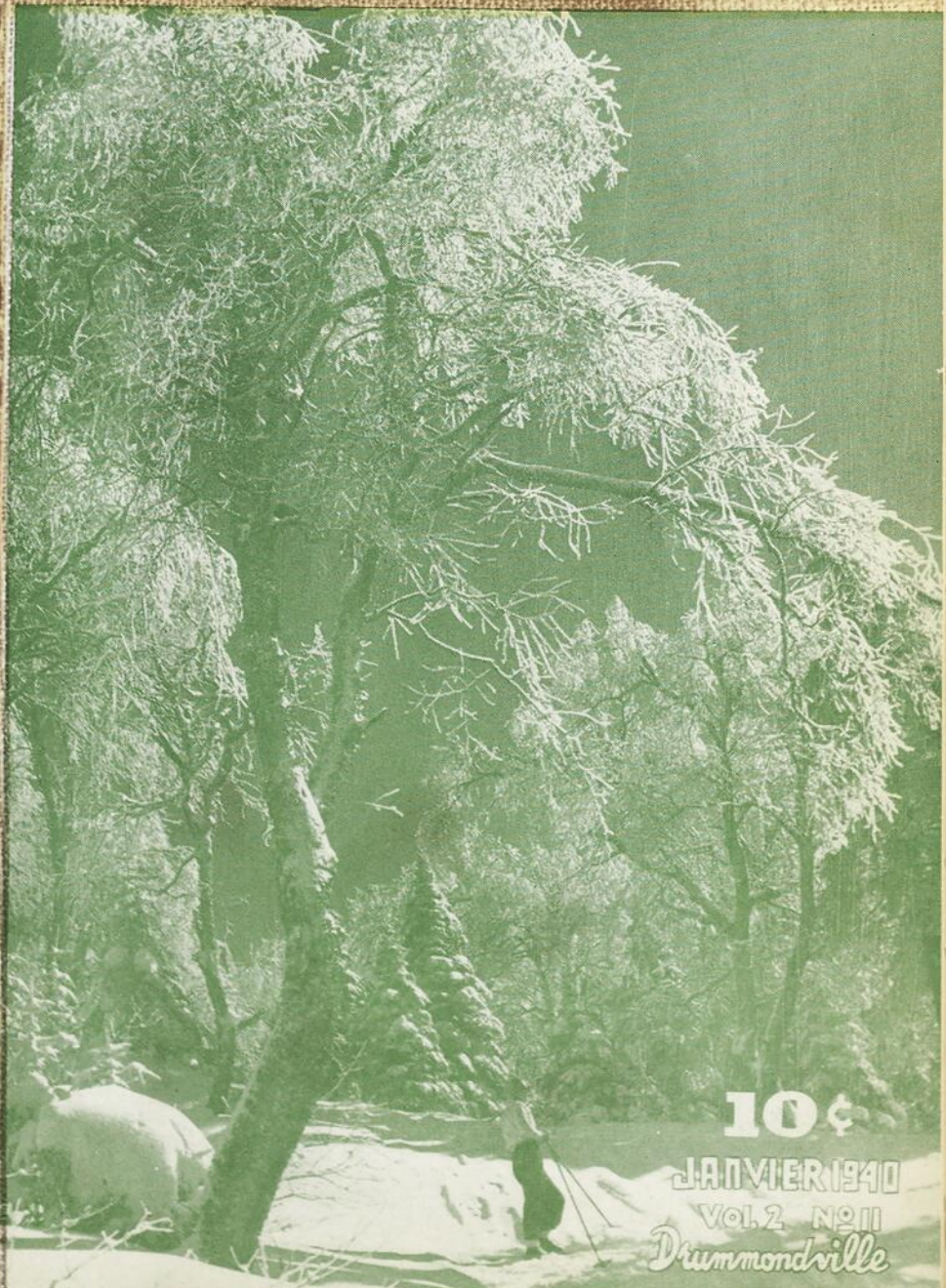


MIRIAM BEAUFORT
1872-1927
GEM

AVR 39

AVR 42

Memoranda



10¢

JANVIER 1940

VOL. 2 NO. 11

Drummondville

Un beau concours



Le développement de l'industrie du lin canadien promet des revenus prodigieux à la famille terrienne québécoise. Les fabricants des teintures AMPOLLINA sont heureux de coopérer avec nos fermières-tisserandes pour leur aider à ajouter à leurs toiles tissées à la main la note si attrayante des couleurs vives et chantantes, et organisent à cet effet le concours suivant:

TEINTURE DE LIN DOMESTIQUE

Un écheveau de 5 à 6 onces de lin domestique, fil de chaîne, teint à la couleur de votre choix devra être envoyé d'ici le 30 avril 1940, avec une étiquette de la boîte de teinture AMPOLLINA, le nom et l'adresse de la concurrente, à

Concours **AMPOLLINA**

case postale 25 Montréal

Chaque concurrente peut présenter autant d'échantillons qu'elle le désire et aura pour chacun la chance de gagner les prix suivants:

UN GRAND PRIX EN ARGENT DE **\$25.**

Un deuxième prix en argent de **\$10.**

25 prix: une douzaine assortie de boîtes de teintures **AMPOLLINA**

10 abonnements de 3 ans à la revue **PAYSANA**

D'AUTRES DETAILS LE MOIS PROCHAIN.

PRIMES DE RENOUVELLEMENT

PAYSANA étant née en mars, les abonnements de la première heure redeviendront échus bientôt. Les personnes qui renouvelleront leur abonnement AVANT LE 15 FEVRIER recevront gratuitement les primes suivantes:

abonnement d'un an \$1: un coussin estampé sur toile écrue prêt à être brodé.

abonnement de 3 ans \$2: une parure de fauteuil, 3 morceaux, estampée sur toile écrue prête à être brodée.



Les abonnés des mois d'avril, de mai ou de juin peuvent profiter de cette offre, et leur renouvellement comptera de leur propre date d'échéance. Cette offre est limitée. Elle ne sera pas renouvelée APRES LE 15 FEVRIER 1940, et ne vaut que pour les envois directs à

PAYSANA

Case postale 25,
Montréal.

Je souhaite
lancée nouve,
la lourde mis
Continuer
entiel, fondre
NA et de HO
Dieu veni
de force. Elle
et entretenir le
les muscles ver
met toute son
PAYSANA
PAYSANA-H
tante. Et tous
tous les gens:
et les enfants,
belle, la plus
Délaisant
NA-HORIZO
visitera les nob
C'est une riche
Les Trois-Rivières
PAYSANA

(Sculpture sur bois de Paul SMET)



Un mariage d'amour et de raison

Il y a trois ans, naissaient presque coup sur coup, deux magazines canadiens-français. Le premier-né s'appela LE MAURICIEN; apparu un an plus tard, le second... c'était PAYSANA.

LE MAURICIEN, devenu plus tard HORIZONS, était dirigé par Clément Marchand et Raymond Douville. Il conquiert vite un public d'élite qui s'éprit de sa formule aérée et souriante, toujours à l'affût de la vie. Revue d'intérêt général, ayant pour collaborateurs réguliers les écrivains, conteurs, essayistes dont les noms sont les plus connus dans notre littérature, ce magazine s'avéra dès ses premiers numéros traditionaliste dans son fonds canadien-français, mais d'avant-garde dans sa présentation et dans sa typographie que rehaussait chaque mois un choix très judicieux des meilleures photos saisonnières.

PAYSANA, née d'un beau rêve de charité agissante et pratique, s'adressait surtout à la fermière, à l'élite rurale dont elle mettait à l'étude les problèmes les plus actuels.

Retenir à la terre ceux qui y sont nés, en redonnant aux campagnardes le goût de certains travaux et techniques traditionnelles en train de se perdre, voilà à quoi s'est adonnée dans PAYSANA, une équipe de collaboratrices parmi les meilleurs écrivains de chez nous.

PAYSANA vient d'absorber HORIZONS et en assumera les obligations d'abonnement. Ces deux revues qui tiraient dans le même sens, qui avaient au fond les mêmes objectifs, réaliseront maintenant par leur fusion l'idéal d'une grande revue paysanne. MM. Clément Marchand et Raymond Douville y collaboreront étroitement et offriront dans chaque édition une section réalisée dans l'esprit d'HORIZONS.

C'est un mariage d'amour et de raison. Il s'agit d'économiser des efforts ou plutôt de les unifier, et d'être plus puissants... à deux...

Sur la même branche, de la même voix sincère, du même coeur voué à l'amour du sol, PAYSANA et HORIZONS s'en vont maintenant chanter avec ferveur le credo de la foi paysanne...

Françoise GAUDET-SMET.

Je souhaite à PAYSANA-HORIZONS d'entrer gaillardement dans l'année neuve, avec, dans ses voiles, tout le vent nécessaire pour remplir la lourde mission assumée.

Continuer l'oeuvre de deux excellentes revues, sans rien sacrifier d'essentiel, fondre ensemble, dans un cadre plus large, le meilleur de PAYSANA et de HORIZONS, c'est une tâche difficile, mais passionnante!

Dieu veuille que la directrice de PAYSANA réussisse ce beau tour de force. Elle a montré qu'elle sait à merveille, dans ses écrits, susciter et entretenir les flammes qui soulèvent les énergies, tendent les coeurs et les muscles vers des oeuvres hautes et ardues. Rien ne coûte quand on y met toute son âme!

PAYSANA a chanté les grandeurs de la vie féminine au foyer rural. PAYSANA-HORIZONS poursuivra, en l'élargissant, cette croisade exaltante. Et tous les foyers, ceux de la ville comme ceux de la campagne; tous les gens: les hommes, les femmes, les jeunes filles, les jeunes gens et les enfants, bénéficieront du rayonnement tonifiant de la revue la plus belle, la plus variée, la plus bienfaisante de tout le Québec.

Délaissant les thèses abstraites et les polémiques irritantes, PAYSANA-HORIZONS travaillera en pleine sève et fera aimer la vie ardente, révélera les noblesses cachées des travaux accomplis avec ferveur et amour. C'est une riche mission...

Abbé Albert TESSIER,

visiteur-propagandiste de l'éducation domestique.

Les Trois-Rivières, 4 janvier 1940.



SOMMAIRE — JANVIER 1940



Un mariage d'amour	1
Fièrément rurale, <i>Françoise Gaudet-Smet</i>	3
Le beau linge	4
Tu seras journaliste, <i>Germaine Guèvremont</i>	5
La mode, <i>Laurette Cotnoir-Capponi</i>	8
L'A B C de la couture	10
En feuilletant de vieux cadastres, <i>Clément Marchand</i>	12
La planche du bord, <i>Françoise Gaudet-Smet</i>	14
Menus de saison, <i>Bella Cousineau</i>	17
Le retour du Chantier, <i>Eva Sénécal</i>	18
Tricot	20
Toile ouvrée	22
L'art d'être femme, <i>Flore Chaput</i>	23
Lettre à ma cousine	24

◆◆◆
La Photo de couverture C. P. R.
◆◆◆

PAYSANA HORIZONS

Les autorités postales exigent qu'une revue porte sur sa couverture l'adresse du bureau de poste d'où elle est livrée. Imprimée par LA PAROLE LIMITEE de DRUMMONDVILLE, PAYSANA est cependant rédigée et administrée à Montréal où se trouve actuellement le domicile de la directrice. Prière instante d'adresser toutes les communications à :

PAYSANA, case postale 25,
Montréal.

Revue mensuelle d'arts ménagers
et d'éducation familiale rurale

Direction et rédaction: Françoise GAUDET-SMET

Administration: Fanchette LAMBERT

ABONNEMENT:

Pour le Canada, un dollar par an.

Deux dollars pour trois ans.

Aux Etats-Unis, un dollar cinquante.

10 sous l'exemplaire.

fièrement rurale

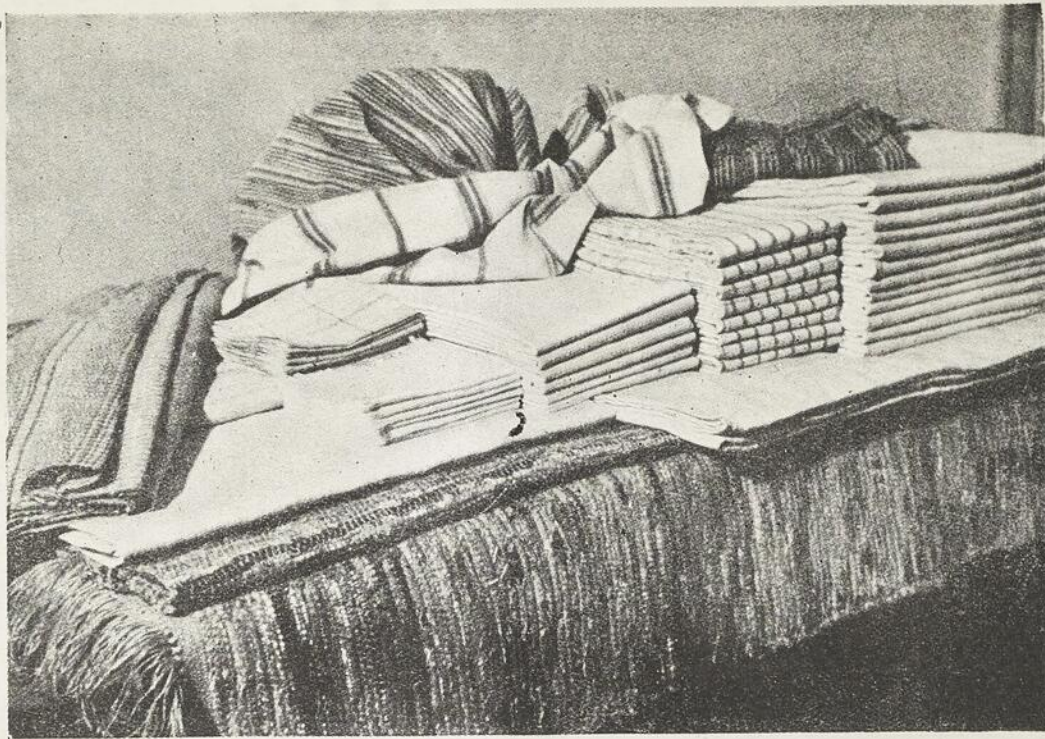


TAVI.

le mot d'ordre de 1940

- être rurale** dans son esprit ouvert aux beautés de la nature, mère de tous les trésors qu'il faut découvrir, source de toutes les promesses qu'il faut mériter;
- être rurale** dans son coeur épris de joies sereines, avide des bonheurs équilibrés et durables, regardant plus loin que ce qui se voit, appréciant des richesses qui ne tiennent dans aucun chiffre;
- être rurale** dans sa volonté de rendre à la classe vissée à la terre, paysanne ou villageoise, le sens de sa valeur, l'action individuelle agissant vis-à-vis de l'ensemble comme chaque pièce d'une mosaïque;
- être rurale** dans sa vie de tous les jours, les jours ordinaires et les grands jours, dans sa façon de penser, d'agir, comme de se vêtir, de se nourrir et de se loger;
- être rurale** et l'être fièrement, du légitime orgueil des forts, avec l'enthousiasme des âmes généreuses, l'énergie des convaincus, la vigueur des apôtres fidèles et la flamme des grandes amours.
- être fièrement rurale en 1940 et après, l'être toujours!**

Françoise Gaudet Lmet



Le beau linge... le bon linge...

L'armoire à linge où s'entassaient soigneusement des étoffes de toutes sortes, solides et sentant bon; le coffre aux larges planches noueuses taillé dans le plus bel érable de la sucrerie et serrant dans ses bras nappes de lin, catalogues et draps blancs, ont été pendant longtemps, au foyer rural, les meubles les plus précieux et les plus affectionnés de la fermière québécoise. Gardiens attirés de ces travaux exécutés à la main au cours des longues soirées d'hiver, ils ont vu, d'une année à l'autre, s'empiler, fruit d'un labeur traditionnel, patient et tenace, les "pièces", religieusement exécutées, avec "amour, dévotion et attention".

La jeune maman ne se sentait pas vieillir, à toujours recommencer, à toujours ajouter les blanches lingeries aux blanches lingeries. Quand ses yeux "baisaient", que ses doigts devenaient gourds, il y avait longtemps déjà qu'elle avait enseigné "aux petites filles" sa science et ses secrets.

Et c'est ainsi que la fermière québécoise, travaillant au métier ou filant au rouet, a tissé autour d'elle une tradition qui jette encore une note savoureuse sur notre histoire paysanne. Son armoire à linge, c'est une relique. Il faut voir encore, dans beaucoup de nos vieux foyers ruraux, avec quel respect la jeune fermière ouvre ces placards où l'aïeule a laissé de multiples pièces — beau linge! bon linge! — que le temps a à peine jaunies et qui gardent sans cesse une odeur de frais.

Cet amour que nos mères et nos grand-mères avaient voué à la belle lingerie, à la bonne lingerie, va-t-il donc en se perdant, que tant de maîtresses de maison se laissent tenter par les étoffes et les tissus manufacturés "d'un brin sur rien" qui ne vaudront jamais ceux dont elles préparent la trame et la chaîne.

La fermière québécoise laisserait-elle se perdre une coutume qui a, pour ainsi dire, aréolé la vie de ses devancières? Elle se doit de "ramasser le flambeau" — navette, rouet, métier — et de continuer les vieilles traditions avec des méthodes modernes.

La Section des Arts domestiques, maintenue par le ministère provincial de l'Agriculture, a précisément pour mission d'assurer l'expansion des arts domestiques dans nos campagnes et elle est toujours à la disposition des fermières pour leur donner tous les renseignements qu'elles peuvent désirer à cet effet.

LE MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

LS-PHILIPPE ROY,
sous-ministre.

ADÉLARD GODBOUT,
premier ministre
et ministre de l'Agriculture.



Etude sur la vie réelle

(Résumé des chapitres précédents)

Une jeune institutrice du nom de Caroline Lalande a déserté son village pour aller demeurer à la ville croyant y trouver la gloire et une vie moins austère. Elle n'a rencontré sur sa route que déboires et insuccès. Au début de l'été par une après-midi torride, alors que la misère et la grande chaleur tourmentaient son esprit, elle tente de se suicider.

Secourue à temps, après un séjour révélateur à l'hôpital elle subit un procès expéditif dont elle sort exonorée. Le président de la Cour lui

CHAPITRE XIII

L'assurance de la réussite donna à Caroline une poussée d'ardeur.

Comme Noël approchait, elle entreprit d'élaborer un programme pour un numéro extraordinaire. D'abord, sur la page frontispice, en encre verte, des vœux avec les hauts caractères des grands jours. Un conte choisi. Un poème qui parle au cœur et peut-être une étude sur Raoul Ponchon, le chantre des Noël.

**"La Vierge est là, Joseph aussi,
Tandis que s'égosillent
Un brave boeuf, un âne exquis
Complétant la famille."**

Elle Noëliserait toute l'atmosphère du journal.

Il faudrait auparavant gagner le consentement de Lauréat. Tout changement dans l'ordre établi au journal ne l'enthousiasmait guère, surtout en l'absence des patrons. Et pour comble, la linotype n'allait pas à son goût. L'encre verte, passe encore, mais les caractères gothiques ne lui plaisaient pas fort. D'abord, ceci entraînerait une page supplémentaire de composition, c'est-à-dire une perte de temps et d'argent. De son point de vue, il fallait considérer le journal comme une entreprise commerciale et non comme une oeuvre d'art visant à un simple rapport moral. Le rapport financier primait à ses yeux.

Caroline entrevit une solution :

— Si vous obtenions des contrats d'annonces pour défrayer les dépenses, pourrions-nous avoir cette page de surplus ?

Lauréat pencha la tête, à demi ébranlé.

conseille d'accepter une situation chez son frère, Noël Dulac propriétaire de "La Voix des Erables", à l'Anse-à-Pécot. Etre journaliste, c'est bien le rêve qu'elle caresse. Mais prise de scrupules, elle hésite: "Je ne suis pas journaliste" explique-t-elle. "Vous le deviendrez. Vous serez journaliste".

Et voici Caroline en route pour l'Anse-à-Pécot. Attirée d'abord par la nouveauté du paysage, elle se lasse vite de la monotonie des terres planes. Est-ce là l'image de sa nouvelle vie? Toute unie, sans peine comme sans allégresse? Elle songe avec mélancolie à son pays élevé où l'ombre tapie au creux des vallons garde, même au cœur de l'été, une éternelle fraîcheur; à son enfance libre, déchainée, qui n'était qu'un cri de joie.

L'Anse-à-Pécot. Malgré le secours qui lui est venue, Caroline n'est pas encore désintoxiquée. Les jours pénibles ont déposé en elle un limon d'amertume. D'autres pourront oublier. Pas elle. Dans le salon des Dulac, en attendant l'arrivée de Noël Dulac, elle revit en songe son passé malheureux. Un vieillard paraît. C'est lui. Il n'a pas de question à lui poser. Il la conduit à l'atelier où Philippe Dulac doit les attendre.

Rien ne distrait Caroline de son métier dont elle possède déjà la fierté. Mais la chaleur continue, accablante. Lauréat Bonneville, le typographe du journal, et son épouse, Mariange, chez qui loge Caroline, l'engagent à aller avec eux à une partie de pêche. Elle accepte. L'air du large, l'embrun, les berges chevelues, toutes choses neuves pour elle, la séduisent et surtout la rencontre d'une brave sorcelle qui s'offre en holocauste pour épargner sa couvée, la ravit. Elle songe à rédiger un billet sur ce sujet. Mais Philippe y consentira-t-il?

Non, il n'y consentira pas. Son journal est un organe sérieux. Et pour lui, un billet est une fanfreluche. Caroline se résigne. Un autre problème agite la famille Bonneville: l'abondance des fraises est arrivée et Mariange songe à la cuisson des confitures. Un mauvais sort les fait prendre au fond. L'intrusion d'une voisine lui suggère la réflexion qu'une femme peut faire d'excellentes confitures pendant cent ans, sans que personne en parle, mais la première fois qu'elle les gâche, tout le monde le sait.

Caroline doit se soumettre à l'idée d'être seulement une auxiliaire, après que Philippe lui eût clairement signifié qu'il n'avait besoin de personne pour diriger le journal.

Au milieu de la nuit, toute la famille Bonneville est éveillée par des coups à la porte. C'est Noël Dulac qui requiert l'aide de Lauréat pour conduire à l'hôpital Philippe Dulac atteint d'une attaque d'appendicite aiguë. Caroline est en charge du journal. "La Voix des Erables" devra paraître le lendemain. Sous forme d'éditorial elle rédige un appel à la jeunesse paysanne à ne pas désertier la campagne. Contrairement à son attente, l'article a un succès formidable.

— Je vais toujours hâler les caractères pour les examiner.

Il ajouta, encore perplexe :

— Là, vous êtes dans votre élément.

Tandis qu'il regagnait l'atelier, Caroline, tout feu, tout flamme, rayonnait. Pour le taquiner, elle lui jeta...

— Et moi, il faut que je hâle le plus beau conte, le plus beau poème, et des histoires...

Le reste de la phrase se perdit dans la mitraille de la grosse presse qui happait le papier et le recrachait à sa force.

Les sapins montant la garde autour d'une humble étable, l'odeur de résine, l'enfantelet Jésus tout nu dans les bras de Marie, un air de cantique, fabliaux et légendes, autant d'images qui se miraient dans l'esprit transparent de Caroline. Parfois le souvenir de son récent article le zébrait comme un éclair et le tout se fondait dans une même joie claire.

Grimpée sur un escabeau, elle sortait, à tour de bras des revues rangées depuis Dieu sait quand, avec tant de zèle, qu'elle n'entendit pas la sortie s'ouvrir en trombe.

Dans chaque village, dans chaque ville, il y aura toujours des familles rivales: elles s'en veulent à mort jurée. Une motte de terre possédée par l'une prend les vertus d'une montagne aux yeux de l'autre. Combien de meurtres les annales judiciaires ne relatent-elles pas, meurtres sous un prétexte d'apparence futile mais dont on retrace la source véritable dans la haine héritée de parents qui eux-mêmes l'avaient reçue en partage d'ancêtres lointains, la plupart du temps sans

même en connaître la cause? Une clôture affaissée ou l'intrusion d'un animal dans le parc du voisin suffisent à inciter ces ennemis implacables aux actes les plus violents.

L'Anse-à-Pécot avait aussi ses Capulets et ses Montaigus qui se haïssaient à la petite haine quotidienne et inlassable.

Caroline tressauta en apercevant près d'elle une femme à l'allure décidée et à l'oeil en feu: une guerrière de renom. Hâtivement elle ramassa sa joie éparpillée aux quatre coins de son cœur et elle attendit le coup.

— C'est vous, à ce qu'on me dit, qui avez la charge du journal?

— Je fais de mon mieux, se contenta de répondre Caroline sur la défensive.

— Eh! bien, ma chère demoiselle, j'ai de quoi pour vous. Vous savez pas la nouvelle?

Après une pause qu'elle voulait impressionnante, elle lança à tous les vents sur un ton dramatique :

— L'enfant de Moïse Desloges a voulu tuer, à coups de couteau, mon garçon de huit ans. Oui, à coups de couteau.

L'invraisemblance de la situation trouva Caroline sceptique :

— Vous m'en direz tant!

Les mots avaient bondi malgré elle.

La suite du récit révéla qu'il s'agissait d'une simple éraflure. Les enfants s'amusaient à entailler un morceau de bois quand le couteau avait jailli comme par exprès, mais à peine si la lame époincée avait pénétré entre cuir et chair. Le mal était plus dans l'idée des parents que dans le cœur des petits. Il serait doux d'humilier la famille ennemie en exposant dans le journal l'acte vilain d'un de ses membres, aux yeux de toute la communauté rurale; il serait bon d'avoir bien

à soi, avec titres et sous-titres en caractères gras, la nouvelle écrite qu'on pourrait gruger du regard à toute heure. Même à l'approche de Noël, fête d'amour, la formule primitive; "Oeil pour oeil, dent pour dent" régnait toujours.

Peu enchantée de l'accueil tiède que Caroline accordait à la nouvelle, la com-mère minaуда méchamment :

— Sans doute que vous avez vos pré-férés ?

— Tout le monde ici est traité sur le même pied, trancha Caroline.

— Alors, c'est drôle que depuis quelque temps on voit toujours le nom des mêmes dames dans la colonne des déplacements.

— Madame, c'est parce qu'elles donnent la peine de nous apporter une note.

— Et moi, est-ce que je ne vous apporte pas une note aujourd'hui ?

La conversation devenait insoutenable Caroline décidée à ne pas passer la nouvelle se demandait comment manoeuvrer de manière à ce que la femme se déleste pour le moment du moins de ses mauvaises intentions, tout en n'encourant pas sa rancune.

Par l'entrebâillement de la porte, Lauréat l'appelait par signes. Il avait tiré une épreuve de titres en capitales avec les caractères gothiques; seulement parmi ses vœux, elle ne pourrait se servir de la lettre P que deux fois et il ne fallait pas songer à se procurer d'autres caractères aussi démodés.

Lauréat qui entendait à rire suggéra à Caroline, d'un air innocent, d'écrire rien qu'une phrase : "Mettez la paix dans nos familles !"

Quand ils eurent fini de parlementer, elle revint auprès de l'abonnée qu'elle trouva rasserenée; et en bonne voie de réconciliation.

— A bien y repenser, mettez ma demande de côté. Et je vais profiter de l'occasion pour me réabonner à "La Voix des Erables".

Après maintes excuses, elle quitta le journal.

Caroline la regarda aller sans rien comprendre à cette volteface. Rêvait-elle ?

Sur la fin de la journée seulement, elle en eut l'explication, en se préparant à ranger les revues et les livres qu'elle avait tirés de la bibliothèque, elle trouva l'Histoire du Christ, de Papini, ouverte au chapitre de Charpentier et la trace fraîche de deux doigts appuyés aux paragraphes suivants :

"N'oublions pas que Jésus fut un ou-
"vriier, fils adoptif d'un ouvrier. Il ne
"faut pas cacher qu'il naquit pauvre
"parmi des gens qui gagnaient leur vie
"au travail de leurs mains et que lui-
"même, avant de porter son message,
"gagna de ses propres mains son pain
"de chaque jour. Ces Mains qui béni-
"rent les simples, guérèrent les lépreux,
"illuminèrent les aveugles, ressuscitèrent
"les morts, ces Mains qui furent percées
"de clous sur le bois avaient connu la
"sueur du travail, le cal et la crampe;
"c'étaient des mains ayant manié les
"outils du travail, sachant fixer le clou
"dans le bois : Mains d'ouvrier".

"Jésus, charpentier, vécut dans sa jeu-
"nesse au milieu de ces objets qu'il fa-
"briquait de ses mains et c'est par leur
"moyen qu'il entra tout d'abord dans la
"communión des hommes, dans l'intimi-
"té journalière et sainte de la maison.
"Il construisait la table où il est si doux
"de s'asseoir avec ses amis, même quand

"un traitre est parmi eux; le lit où
"l'homme respire pour la première et
"pour la dernière fois; le coffre où
"l'épouse paysanne serre ses pauvres
"hardes, ses tabliers, les mouchoirs des
"jours de fête, les chemises de son trous-
"seau; la main où l'on pétrit la farine
"avant de la mettre au four; la chaise
"où les vieux s'asseoient près du feu, le
"soir et parlent de leur jeunesse perdue.
"Et souvent, tandis que les copeaux bou-
"clés s'envolaient au fil du rabot ou
"que la sciure tombait au rythme grin-
"çant de sa lime, Jésus dut penser aux
"promesses de son Père, aux paroles des
"prophètes... à une oeuvre qui ne se-
"rait plus de règles et de poutres mais
"d'esprit et de vérité".

Au dehors Caroline se crut transportée au pays des fées. Le gel avait figé la pluie : la ville était de verre et les arbres en nougat. Tout scintillait. Des flottilles de neige folle voletaient dans l'air. Au tournant d'une rue, elle aperçut une haie de cèdres couronnés de neige et prosternés jusqu'à terre, semblables à des religieuses en prières sous leurs voiles blancs. Envahie par le bonheur d'être vivante, elle remuait les doigts, ouvrait les bras, buvait l'air pur à pleines goulées et d'un bel élan elle prit une course vers la maison.

A peine sur le seuil, elle entendit Mariange qui criait :

— Quels sont les sept péchés capitaux ?
Et Darcinette, le coeur gros, avait peine à répondre :

— Les sept péchés capitaux sont...
Mais arrivée au septième, plus rien.

Mariange s'impatienta :

— Avez-vous déjà vu un enfant sem-
blable, pas seulement capable d'apprendre une réponse ? Moi, j'avais pas l'âge de raison que je savais tout mon petit catéchisme sur le bout de mes doigts. Ça va faire la plus belle innocente que la terre ait jamais portée... Et mon manger de Noël qui attend !

Comme bien des mères inconscientes, par suite d'une mauvaise éducation, Mariange faisait porter à sa fille le contre-coup de ses succès ou de ses insuccès domestiques. Si par malheur, un gâteau était gras-cuit, Darcinette n'avait qu'à filer doux et sa mère la vouait au pire des sorts. Par contre, quand tout allait bien, l'instruction n'avait pas de pics assez élevés que l'enfant ne saurait escalader. C'était tout l'un ou tout l'autre.

Caroline jugeait cette méthode condamnable, mais elle ne saurait la réprimer que par le bon exemple. Elle intervint doucement :

— Allez faire à manger, Madame Bonneville, tandis que je m'occuperai de Darcinette.

Darcinette recommença :

— Les sept péchés capitaux sont : l'en-
vie, l'avarice, l'impureté, la colère... l'or-
gueil, la gourmandise et...

— Voyons, Darcinette, tu connais le nom de ce péché qui enlaidit, qui fait qu'une personne n'a plus le goût du travail.

Soudain, Darcinette, triomphante, clai-
ronna :

— Je le sais : c'est la tristesse.

Caroline perdue de réflexion ne dit pas grand-chose. La tristesse, un mal qui enlaidit et qui fait qu'une personne n'a plus le goût du travail ! Si souvent, elle s'est enlisée comme à plaisir dans la mélancolie. N'a-t-elle pas mal agi ? Et cette enfant ne vient-elle pas de parler une parole de vérité, même si elle n'est pas écrite en toutes lettres dans un livre ?

Darcinette attendait l'approbation de Caroline, qui corrigea :

— Pas la tristesse, mais la pa...

— La paresse.

— Bravo !

Et Caroline se mit à chanter :

Et gai, lon la, lon laine.

Darcinette étonnée de cette explosion de gaieté la regardait avec de grands yeux. Elle jugea l'occasion propice pour réclamer une histoire.

— Une histoire ! Veux-tu celle du petit cheval blanc ?

— Je la connais.

— Le conte des trois bergers et de la princesse vêtue d'or des pieds à la tête ?

— Je la sais par coeur. Je veux une histoire neuve.

— Alors l'histoire de Notre-Dame-des-Neiges ?

Quand toutes deux furent bien calées dans le grand fauteuil à oreillettes qu'elles avaient tiré près du feu, Caroline commença :

Il y a longtemps que tu me demandes de te parler de mon pays, je vais t'en dire assez long que tu t'en souviendras toujours. C'est un drôle de pays, pas tout uni comme par ici, ni élevé comme dans les hauts. Tout le tour de Notre-Dame-des-Neiges, il peut y avoir des bourrelets de terre et des buttes toutes en plis gras, mais à Desneiges même, c'est en plein dans le maigre du pays et plat comme la main. Quand le vent arrive là, je te dis que Desneiges trouve son maître et on dirait que la neige redouble. Aujourd'hui, il y a des maisons, mais autrefois c'était tout nu : des champs, des clôtures, une grange; des champs, des clôtures, une grange. Tout près de là il y avait un méchant rang qu'on nommait : le rang des suisses, parce qu'une dizaine de ses habitants avaient abandonné leur religion, à cause de difficultés qu'ils avaient eues avec l'évêque. Les suisses donnaient le mauvais exemple : au travail, le dimanche comme la semaine; ils ne payaient pas la dime et parlaient en mal des choses saintes. Comme malgré tout ils prospéraient, le curé du village voisin craignait de les voir entraîner d'autres à leur mauvais esprit. Pour atténuer leur influence, il voulait rapprocher de Dieu ses paroissiens, en élevant une chapelle qu'un prêtre de sa connaissance, à sa retraite, pourrait desservir une fois la semaine. Le premier et le plus ardent à s'objecter au projet fut un nommé Aubuchon, maire de la paroisse.

— C'est pas nécessaire, disait-il à tout venant. Pourquoi bâtir une chapelle

quand on a l'église, au village? Pour payer encore des taxes? L'été, c'est un plaisir de marcher une couple de milles et l'hiver, les chevaux sont là à rien faire, dans l'écurie. On attellera.

Aubuchon gagna la majorité à sa cause : il n'y eut pas de chapelle dans le rang. Le curé fort peiné de la chose avait dit à Aubuchon, en quittant l'assemblée :

— Ça ne vous portera pas chance.

Aubuchon n'avait pas répliqué mais un coup sur la route, il riotait dans sa barbe : il songeait aux suisses qui réussissaient en tout et partout.

Vers la fin du même mois, un des petits Aubuchon fut pris du mal de gorge; on n'en fit pas trop de cas. Le lendemain, un autre tomba malade et le surlendemain, encore un autre.

La mère, affolée, ne savait plus où donner la tête.

— J'ai peur au croup, mon vieux, ne cessait-elle de dire.

Au soir, l'homme inquiet malgré lui, s'énerma :

— Prends sus toé. Vous connaissez pas ça, la maladie, vous autres, les femmes. Faites leur boire une cuillerée à soupe d'huile à lampe et le mal va se sauver au galop.

La vieille Aubuchon, qui, accroupie près du poêle, tirait des oignons cuits dans la cendre, pour les mettre aux pieds des malades, se redressa avec peine et, le tisonnier à la main, elle s'approcha de son garçon. D'une voix tranchante comme l'acier, elle lui dit :

On a fait tout ce qu'il y avait à faire. T'entends? C'est ton tour. Attelle et va qu'ri le docteur. T'entends, sans-coeur?

Il fit le bourru mais il chaussa ses bottes malouines, prit le fouet dans le coin de la cuisine et partit aussitôt. Depuis deux jours, il neigeait sans cesse : c'était la grosse bordée de février. Les chemins étaient pas praticables et il devrait se fier au flair de son cheval; mais il montrerait aux gens de la maisonnée ce que c'est qu'un homme de coeur, dut-il rester en chemin.

Quand il quitta le bout des maisons pour tomber en pleins champs, il sentit au vent plus acharné qu'une tempête s'élevait. Il y avait tellement de neige qu'on aurait dit une mer de neige, avec des vaguelettes et des vagues. Même un chevreuil y aurait pas trouvé son ravage. Un cahot n'attendait pas l'autre. A mesure

qu'il avançait ce n'était plus des vagues, mais des affaires hautes comme icidédans. A un moment donné, il rencontra une trombe de poudrière si forte qu'il en perdit le souffle. Dans son coeur, il désespéra de survivre à l'aventure.

Debout, les guides bien en mains, il exhortait son cheval qui n'avancait qu'à coups de collier, quand soudain il crut apercevoir, la lueur d'un fanal. "C'est le fret qui me gagne" se dit-il "et je vas geler à mort". Il ramassa un peu de neige et se frotta les yeux. La lueur était toujours là. Comme guidé par elle, le cheval prit un petit chemin balisé conduisant à un chantier qu'Aubuchon n'avait jamais vu. Lui qui n'avait pas la conscience en paix se rappela la parole de son curé et il pensa tout haut : "J'm'en vas dret en enfer".

Pour mettre un comble à son étonnement, un prêtre l'accueillit sur le seuil du chantier.

— Venez vous chauffer, lui dit-il, après l'avoir engagé à attacher son cheval dans l'appentis.

— Quand Aubuchon, un peu remis, eut raconté son histoire, le prêtre conclut;

— Il serait inutile de songer à continuer votre route.

— Mes enfants! disait simplement Aubuchon, découragé.

— Ne perdez pas courage! J'ai deux paires de raquettes, je vous accompagne. Le cheval est à l'abri et d'ici à une heure, la tempête va se calmer.

— Mais mes enfants peuvent mourir, si je me rends pas chez le docteur.

— Je les soignerai. J'ai tout ce qu'il faut, ajouta-t-il en montrant une petite trousse. Vite, mettons-nous en route.

Aubuchon s'abandonna à lui.

— C'est un miracle, se disait-il.

Ils allaient en cadence, sans une parole. A la première accalmie, Aubuchon travaillé par une curiosité grandissante demanda :

— Vous allez toujours me dire, monsieur le curé, qui c'est que vous êtes? D'où c'est que vous venez? Etes-vous docteur?

— Mon ami, répondit le prêtre, j'ai servi dans le corps médical durant la guerre; j'ai été missionnaire dans l'Ouest canadien.

— Et comment ça se fait que vous êtes venu aboutir dans ce campe-là?

— Pour ramener dans le droit chemin les brebis égarées. Je desservirai une chapelle que je ferai bâtir à mes frais.

— Mon père, dit Aubuchon qui s'étranglait d'émotion et de honte, c'est dû à moi si la chapelle n'est pas bâtie à l'heure qu'il est, mais je vous promets qu'elle se bâtira. Et pas à vos frais.

— Faites votre promesse à Dieu et non pas à moi.

— C'est tout promis.

Ils cheminèrent en silence pendant longtemps.

Quand ils approchèrent de la maison, Aubuchon que l'idée de la chapelle ne quittait pas annonça :

— Je lui ai même trouvé un nom : elle s'appellera Notre-Dame-des-Neiges, puisque c'est la neige qui m'aura appris à voir clair.

— Et voilà l'histoire de Notre-Dame-des-Neiges, termina Caroline.

— Mais ce n'est pas fini, protesta Darcinette. Les petits enfants ont-ils vécu?

— Les voyageurs arrivèrent à temps. Le prêtre-docteur injecta le sérum aux trois enfants qui vécurent passé l'âge d'homme. Ils eurent même une petite soeur, une petite Desneiges qui fut la tante de ma mère.

— Ah! que c'est beau! réfléchit Mariange qui délaissait son manger de Noël pour écouter l'histoire.

A peine avait-elle dit : "Que c'est beau!" que le téléphone se mit à carillonner.

— Veux-tu répondre, Darcinette. J'ai les mains pleines de fleur.

— Allo. Oui. Maman, c'est un appel de longue distance.

— Mon doux, s'exclame Mariange.

Et sans perdre de temps, elle se rinça les mains, enleva son tablier, et se lissa les cheveux tout en accourant à l'appareil.

— Oui. C'est moi, Madame Bonneville. Après une série d'exclamations, elle rompit la communication.

Lauréat entra justement.

— Lauréat, mon petit garçon, tu peux pas t'imaginer qui c'est qui est mort?

— Pas Philippe Dulac?

— Pas Philippe Dulac!

— Cesse tes mystères. Parle.

— Monsieur Noé Dulac vient de mourir subitement, à Montréal.

(à suivre).

Germaine GUEVREMONT.

Reproduction et adaptation radiophonique interdites.



A tous les âges de la vie, vous avez besoin d'Iode-Naissant. Le secret d'une longue vie en bonne santé.

L. LECHIEN

1078 Beaver Hall Hill, Montréal, Canada.

Iode-Naissant tout petit mais très puissant remède.

Attention! C'est l'hiver avec les temps variables et propices aux rhumes, gripes, rhumatismes, laryngites, etc.

Prévenir c'est guérir et VIVIODE est le remède qu'il vous faut!

ESSAYEZ-LE

Aussi contre l'eczéma, dartres, boutons, ulcérations, goutte, goitre, obésité, etc.

Le tube de 30 comprimés avec son mode d'emploi, 40c ou 3 pour \$1.10.

ENVOI CONTRE MANDAT POSTAL.



2994
SIZES 6-14

La mode pratique

Laurette COTNOIR CAPPONI

Avec Janvier, les sports blancs nous arrivent dans leurs douillets costumes qui ne craignent pas les engelures ni les bousculades. Un fait curieux, les sports blancs font les joues roses et les appétits grands chez les jeunes et les moins jeunes, pour en fin de saison présenter un corps robuste que la claustration hivernale déprimait autrefois alors qu'il était de mode de nous calfeutrer, dès la première bise, jusqu'au printemps qui nous trouvait pâles et sans vie, attendant le chaud soleil pour nous sentir renaître.

Aujourd'hui, l'hiver réveille tout et sait se rendre attrayant pour tous les âges. En voici la preuve (2817) qui exprime le confort élégant pour garçons et filles, non seulement pour jouer dans la neige, déambuler par montagnes et plaines, mais aussi pour venir au village faire le ravitaillement, et fréquenter l'école.

Cet ensemble tiendra chaud et sec en dépit du vent et de la neige à cause de ses devants doubles. On fait ordinairement la jaquette en flanelle ou molleton de couleur gaië: rouge, bleu dur, vert ou jaune ou en tissu écossais, avec pantalon sombre ou encore un ensemble monotone bleu marin, vert bouteille, rouge vin, brun tabac, etc. Le patron établi pour tailles de 4 à 14 ans, requiert 1 verge et demie en 54" pour la jaquette et 1 verge et quart en 54" pour les pantalons. — 16 sous, bonnet inclus.

Et lorsque, fourbus de bonne fatigue et avec une faim, grande comme ça, Pierre et Pierrette entrent à la maison le nez rose et l'oeil vif, vite ils s'affairent autour de la table et des casseroles fumantes, maman les envoie faire un brin de toilette; Pierrette revient en petite robe de fin lainage (3063) sur laquelle elle a passé pour la protéger son beau tablier fleuri (2614, octobre 1939), puis nos gaillards mangent, mangent, jusqu'à... ah... "oui, oui, vous en avez tout plein, mes petits, ça paraît; encore un quart d'heure de jeu et vite les devoirs, puis au do-



et les manchettes; et $\frac{7}{8}$ de vge, pour la blouse. — 16 sous.

Une fois les petits endormis, la maman fait l'inspection des robes des fillettes qui grandissent trop vite... en descendant l'ourlet, celle de Josette fera encore une saison... mais... les manches sont usées au coude, et sont trop courtes... Qu'à cela ne tienne, PAYSANA avait prévu ce qui vous tracasse, maman soucieuse et économe, voici (2994) modèle nouveau et pratique, qui permettra la transformation de la robe défraîchie, par le dégagement des emmanchures, et l'apport d'une blouse nouvelle en lainage léger, ou même d'un simple chandail tricoté. Ce qui n'empêchera pas d'utiliser le patron pour une robe entièrement neuve, avec peut-être deux blouses différentes interchangeables qui en prolongeront la durée et varieront les effets. — Pour 6-14 ans, la taille 8 ans requiert $1\frac{1}{4}$ vge en 39" pour la blouse et 1 verge en 54" pour la tunique. — 16 sous.

do". — Et les petits ne se font pas prier car il leur tarde de mettre leurs beaux pyjamas de flanellette qui tiennent si chaud aux jambes. La robe 3063, pour 4-14 ans est simple et facile à faire, et, avec de longues manches, fait une robe de dimanche pour l'hiver, puis sera très coquette à manches courtes pour l'été prochain. Les oppositions de tons étant toujours possibles, ce modèle se prête admirablement pour le remodelage des robes défraîchies de maman ou de grande soeur, pour les plus petites. — Pour huit ans il faut $1\frac{1}{4}$ vge en 39" pour la jupe, le col



3024



3117



3071

Pour la mariée des Jours gras, PAYSANA a trouvé ce petit modèle qui sera ravissant en popeline ou faille de soie ou de laine, avec col de fourrure et boutons de brillants. — Les basques amincissent la taille et les hanches d'un mouvement coquet qui fait valoir la jeunesse de la silhouette. Et le carême fini, on la raccourcira à 14" de terre, puis, on taillera un joli chapeau, une écharpe et une parure de gants (3024) patron établi pour 30-38 de buste. En 34 il faut 3½ vgs tissu 39" pour robe courte et 5 vgs pour robe longue, et ¼ vge fourrure ou tissu contrastant pour le col. — 16 sous.

Et voici (3071) encore une robe passe-partout; je dis encore, parce que presque chaque mois nous en publions une pour

le plaisir de nos lectrices. La robe passe partout, dont le nom tient du service qu'elle comporte, est l'acquisition la plus pratique que toute femme peut se permettre en toute saison. Il lui suffit de la choisir sobre de lignes et de couleur pour pouvoir la métamorphoser à sa guise, suivant les circonstances, avec un jeu d'écharpes, de ceintures, de bijoux, et même de boléros pour créer des admiratrices parmi nos connaissances. En 30-40 de buste. Pour 36, il faut 3¾ vgs tissu 39" et ¾ vge pour la ceinture, et 1½ vge pour le boléro. — 16 sous.

Et pour Jeannette qui m'a demandé un patron de jaquette ou de gilet de lit voici un joli modèle que vous ferez en édreton rose, pêche, bleu vert ou turquoise suivant que vous êtes brune ou blonde; les teintes pastelées vont toujours très bien au teint pâli, et font joli cadre parmi les blancs oreillers.

J'ai choisi une modèle (3117) accompagnant une chemise de nuit, par économie, puisque les deux patrons, ensemble, coûtent le prix d'un. Si vous confectionnez les deux articles, faites la chemise en tissu imprimé et le gilet (le mot adopté en terme mode est: LISEUSE) de la nuance des fleurettes.

Vous ne me dites pas si l'heureux événement sera prochain ou... relativement lointain, c'est pourquoi j'ai conseillé l'édreton, mais les crêpes ou voiles de laine ou de soie ourlés de dentelle ou de marabout feront de ce vêtement une exquisite fanfreluche qui se fera pardonner sa coquetterie par le confort qu'elle vous donnera. Pour 32-46 de buste. La taille 36

requiert 3¼ vges pour la chemise de nuit et 2 vges pour la liseuse.

Tous les patrons doivent être commandés directement à PAYSANA, Case Postale 25, Montréal, — 16 sous.

Laurette COTNOIR CAPPONI

PILULES MATERNELLES

CES PILULES AUGMENTENT la sécrétion du lait chez la femme et lui permettent de nourrir son enfant aussi longtemps qu'elle le veut sans avoir ses troubles périodiques. Les pilules maternelles sont efficaces dans cas de dysménorrhée, règles douloureuses, trop abondantes ou trop fréquentes chez les femmes et jeunes filles. Etant composées d'extraits de glandes mammaires, etc., ces bonnes pilules favorisent le développement du buste et son perfectionnement chez la femme et la jeune fille. Demandez à votre médecin de vous prescrire les 100 Pilules Maternelles, ou envoyez \$2.00 en mandat-poste au Dr JOS. COMTOIS, M.D., St-Barthélémy, P. Q., qui vous les enverra affranchies. 33 jours de traitement. En vente à Montréal, Pharmacie Laurent, 2610, St-Jacques, et à Québec, Pharmacies Brunet et Livernois et à la Pharmacie Montréal.



ATELIER

d'enseignement professionnel
de Coupe et Couture

Cotnoir Capponi

Ouverture des Cours le 12 septembre
chambre 214
1231 ouest, rue Ste-Catherine,
MONTREAL.

TOUTE DEMANDE DE RENSEIGNEMENTS
DEVRA ETRE ACCOMPAGNEE DE
CINQ SOUS EN ARGENT.

L' A B C

(Suite des mois derniers)

de la couture

(Droits réservés par Mme Capponi)

LES MANTEAUX ET LEURS DOUBLURES

Le manteau demande une assez grande habitude de la couture. Je vous conseille donc, de faire plusieurs robes et au moins une en lainage avant de vous lancer dans la confection d'un manteau.

Il vaut mieux pour débiter, faire un manteau léger, plus facile à exécuter qu'un manteau d'hiver qui demande la perfection.

(Cette leçon qui se continuera le mois prochain, est donnée maintenant, afin que vous ayez déjà tous les conseils nécessaires pour confectionner vos manteaux et vos tailleurs de printemps et d'été, lorsque la saison en sera venue.)

Choisissez un patron facile, (ceux de Paysana le sont toujours) c'est-à-dire comportant le moins possible de découpes, des manches droites, des poches appliquées et un col simple. Suivez toutes les indications déjà données pour la taille du patron, l'essayage et l'assemblage.

Voici quelques indications supplémentaires qui seront utiles.

LA PAREMENTURE

La parementure est une pièce du patron que vous retrouverez chaque fois que vous ferez une jaquette ou un manteau et qui permet, lorsqu'on ouvre le vêtement, de voir le tissu et non la doublure. Elle est taillée dans le tissu même et double les devants sur une largeur d'au moins 4 pouces.

Dans certains modèles, elle fait corps avec les devants; dans d'autres, elle est taillée à part et rajoutée aux devants. Rabattez-la ensuite et maintenez-la par des points de chausson (si le devant est doublé). Dans le cas contraire, faites un rentré, piquez-le et maintenez-le sur le manteau par un point de chausson.

LE COL

Le col le plus simple est le col droit, dit officier; il se compose d'une bande étroite du tissu, taillée droit fil et montée à cheval sur le vêtement dont le devant monte au ras du cou.

Le col tailleur, au contraire, plus large, descend sur le devant du vêtement qui est plus échancré.

Quel que soit le col, faites les coutures des deux extrémités, repassez-les, retournez le col à l'endroit et faufilez les deux épaisseurs du col tout autour des coutures afin que celles-ci ne glissent pas en les repassant.

Pliez le col en deux, épinglez la pliure exactement au milieu du dos du vêtement et les deux extrémités du col aux devants. Vous remarquerez que le col est plus étroit que la partie sur laquelle il va être cousu, il faudra donc, en bâtissant soutenir l'étoffe, principalement vers le dos. Une fois le col cousu, l'excès de tissu sera rentré à la pattemouille.

Rabattez à petits points de côté et donnez un dernier coup de fer sur tout le col.

LA FENTE

Certains manteaux de sport ont une fente au bas du dos pour donner plus d'aisance à la marche; celle-ci se prépare comme pour une fente de jupe.

LES BOUTONS ET LES BOUTONNIÈRES

Les boutonnières se font avant de terminer la parementure. Ce travail étant très méticuleux, j'y consacrerai un chapitre spécial.

La pose des boutons doit se faire également avant de terminer la parementure. Endossez le vêtement, rapprochez les boutonnières du bord opposé et placez une épingle au milieu de la fente: vous aurez ainsi la place exacte des boutons. Choisissez un fil simple, fort et glacé plutôt qu'un fil pris en double et cousez les boutons en croisant les fils ou en piquant verticalement dans les trous.

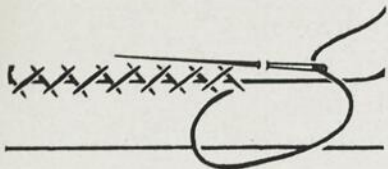
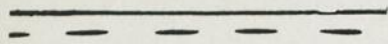
LA DOUBLURE

Le choix de la doublure dépend naturellement de la nature du vêtement et de l'usage auquel vous le destinez: elle peut être en soie, en lainage et même en fourrure. Elle peut être aussi amovible et comprendre une seconde doublure en lainage ou en ouatine.

La doublure d'un vêtement se taille d'après le même patron qui a servi à faire celui-ci, mais en tenant compte que les morceaux du devant sont moins larges, car la doublure s'arrête à la parementure; que le morceau du dos est de un demi-pouce plus large afin que l'on puisse former un pli de un quart de pouce qui permettra de faire tous les mouvements sans crainte de voir le tissu se déchirer; et que le tout est plus court d'environ un demi-pouce ou plus variant suivant la hauteur du vêtement.

Après avoir tenu compte de ces rectifications, placez chaque pièce du patron sur la doublure en suivant les indications données pour le vêtement lui-même, taillez et réunissez les coutures du dessous de bras,





Points de chausson, ou croisés ou points russes.

Ces coutures sont les seules qui seront faites à l'intérieur. Les autres seront faites à l'endroit en rabattant très soigneusement avec un point de côté dissimulé ou point mode.

La doublure est donc prête à être posée dans le vêtement. Pour faire ce travail, mettez le vêtement à l'envers sur le mannequin, ou sur la table. La position sur le mannequin est la plus commode, car vous vérifiez immédiatement l'aplomb de la doublure. En effet, les coutures de celles-ci doivent suivre exactement celles du vêtement.

Épinglez ensemble d'abord les coutures de dessous de bras, ensuite celles des épaules sans oublier de former le pli à l'encolure (ce pli sera simplement dépassé sur toute sa longueur).

Réunissez les coutures de dessous de bras à l'envers de la doublure avec celles du vêtement par des points assez lâches. Ceci fait, remettez le vêtement sur le mannequin (toujours à l'envers), faites de grands points de bâtis aux épaules et à la poitrine, de façon à bien placer la doublure et de la faire exactement arriver à l'encolure et à la parementure. Mettez deux ou trois épingles tout le long des devants, retirez du mannequin, posez le vêtement sur la table et bâtissez les devants le long de la parementure en faisant un rentré de un demi-pouce. Essayez et cousez à petits points de côté.

LA MANCHE

La doublure d'une manche se termine entièrement avant d'être posée; passez un fil de fronces tout autour de l'emmanchure en faisant un rentré de un demi-pouce, ceci pour soutenir le tissu sur l'épaule et donner assez de largeur. Enfilez la manche à l'envers dans la manche du vêtement, en prenant soin de réunir les mêmes côtés ensemble, pour éviter d'enfiler la doublure gauche dans la manche droite ou vice versa. Ayez soin également de rapprocher les coutures des deux manches, épinglez, bâtissez et essayez.

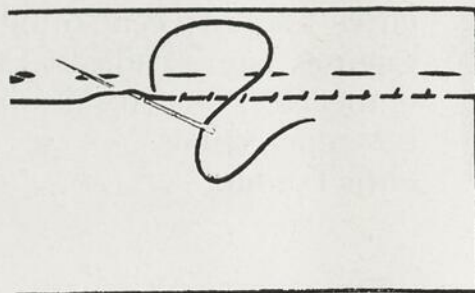
C'est à cet essayage que vous marquez la longueur de la manche par quelques points au bas de celle-ci, vous la retournez à l'envers et vous faites les rentrés.

Maintenant, préparez l'ourlet du vêtement. De moins en moins, on réunit la doublure au vêtement, par l'ourlet; voici comment on procède: rentrez l'ourlet à un demi-pouce ou plus du bord de celui du vêtement, faites deux piqûres à la machine et laissez-le tel quel, il sera simplement maintenu aux coutures de côté et à celles du devant.

COMMENT OUATINER UN VÊTEMENT

La ouatine est une seconde doublure en tissu ouatiné (d'où son nom) ou en flanelle plus ou moins légère, placée

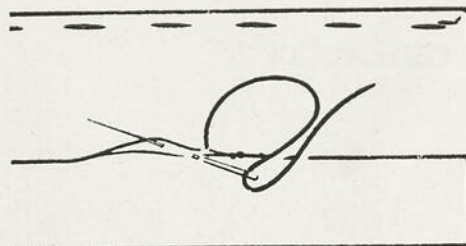
d'abord en les bâtissant, ensuite en les cousant à la machine. Faites de même avec les pinces d'épaule s'il y en a. Repassez-les.



Points de côté, pour rabattre les ourlets, surfiler les coutures, etc.

entre la doublure ordinaire et le vêtement, qui rend celui-ci plus chaud (on se sert aussi de peau de chamois). Elle se met généralement des époules à la taille ou même aux hanches. Elle se place sur le vêtement à l'aide de points de chaussons assez lâches de façon à ce que les points ne se voient pas sur l'endroit.

Vous pouvez très bien ajouter une ouatine pour l'hiver à un vêtement d'automne il faudra simplement découper les devants et les coutures de côté de la doublure, glisser et fixer la ouatine et replacer la doublure.



Points de côté glissé ou point mode.

COMMENT FIXER UNE DOUBLURE MOBILE

Une doublure mobile est surtout pratique en voyage, si l'on ne veut emporter qu'un manteau qui doit servir à différentes températures, ou pour les personnes qui habitent la campagne, en permanence.

Préparez une doublure, comme il est dit plus haut, et terminez-la entièrement avant de la poser, placez-la sur le vêtement, épinglez-la et marquez la place des boutons-pression à six pouces d'intervalle, cousez les sur le vêtement et sur la doublure.

La doublure mobile, en lainage écossais ouatiné, est très élégante et ne déforme pas les manteaux sous lesquels elle est portée, tandis que le port de chandails superposés, sous un vêtement d'automne donne toujours une allure étriquée et gêne la coupe du manteau de façon irrémédiable.

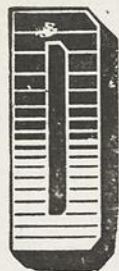
Madame CAPPONI.



◆

**En feuilletant
de
vieux
cadastres**

◆



DANS la nuit des rayons poussiéreux, entre les cuirs écussonnés et les rugueuses pages cadastrales, les noms d'ancêtres, — ceux des baptêmes et des épousailles, — se décolorent dans l'oubli.

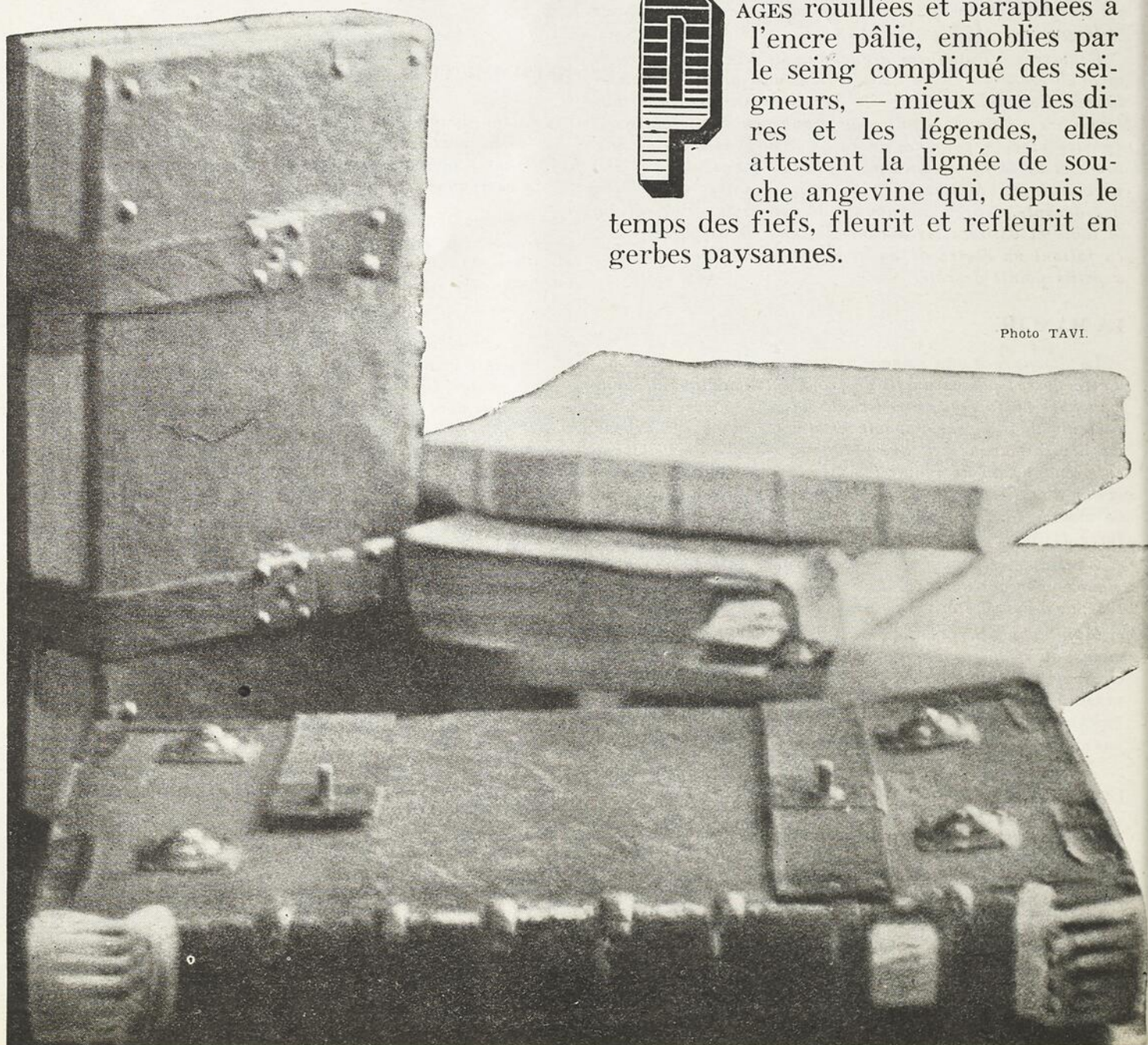


LES lourds registres bruns qu'histoire l'or des titres, et ces papiers d'intendance ornés d'armes vieillottes, avec leur mine raide de bouquins antiques sont comme l'ossuaire où le passé s'est réfugié.



PAGES rouillées et paraphées à l'encre pâlie, ennoblies par le seing compliqué des seigneurs, — mieux que les dires et les légendes, elles attestent la lignée de souche angevine qui, depuis le temps des fiefs, fleurit et refléurit en gerbes paysannes.

Photo TAVI.



tête rais
gresse du
ques taille
domaines



nant de le
où penda
ramifiées
s'avère, e
flot de sol



moi. Et l
bres falte
de fatigue
mée toute
soir. Leu
des chose
que j'ape
creux des
bes s'ager

LE

PAYSAN

LAR ils furent laboureurs et métayers, ceux qui, avec un nom de France, nous légèrent une tradition d'honneur et de gaîté, ceux qui nous transpirent des muscles nerveux et durs et une tête raisonneuse. Et c'est dans l'allégresse du mirage que leurs bras héroïques taillèrent à même la forêt les domaines patrimoniaux.

LEUR idéal en était un de conquête. En leurs muscles tressaillaient la force et l'impatience constructives. Les pins altiers, maîtres du Nouveau-Monde, tombèrent sous le vol tourbillonnant de leurs cognées. Et maintenant, où pendant des millénaires s'étaient ramifiés les arbres nouveaux, un toit s'avère, en plein terroir, comme un îlot de soleil à travers des vagues d'épis.

JE les évoque et les recrée en moi, ces beaux ancêtres, ces mécontents de l'horizon natal, eux qui, méprisant l'ordinaire, sont venus dans un pays où régnaient le risque et l'aventure. Ils revivent en moi. Et les voici, enveloppés de sombres falbalas; ils s'acheminent tannés de fatigue, le masque las, vers une fumée toute blanche parmi les ombres du soir. Leur voix sourde émeut le calme des choses. Et c'est le miracle du blé que j'aperçois, là-bas, derrière eux, au creux des combes où les premières gerbes s'agenouillent.

ET les actives femmes en sarreau d'indienne. C'est leur jeune profil qui renaît dans l'entrebaillement des portes. Elles ont d'humbles visages dont les soucis ont approfondi les charmes, souvent ravinées par l'inquiétude, mais d'où s'irradie la flamme confiante du regard. Douces et fécondes mères d'autrefois dont l'âme forte et le bon sens constituaient les assises des foyers nouveaux. Et les aïeules, trépidantes en leur vigueur fanée; jamais lasses, elles vaguent autour du pot-au-feu, et le plancher raboteux du bas fournil chuchote sous leurs savates.

CAPTIVANTE imagerie de cet âge simple où les hommes n'étaient pas, comme tant d'aujourd'hui, émasculés de tous les courages, où les compagnes n'étaient pas encore assujetties à tant de sottises idéologies. Permanente allégresse des travaux de la terre, routes claires comme des coulées de soleil, sentiers de glaise dure résonnant sous la foulée des troupeaux. Maisons en pierre des champs, solidement assises sur des traditions éprouvées, ayant perron d'honneur et pignon sur le chemin du roi. Fermes, arènes de clarté, où s'aère l'activité des travailleurs. O passé bien-aimé, puisses-tu renaître un peu, par le truchement des mots et, de ton écharpe aux reflets changeants, secouer une poussière de soleil sur la misère contemporaine.

Clément MARCHAND.

LE POEME DU PASSE VIVANT



TAVI

La planche du bord

Françoise GAUDET - SMET

— Monsieur l'abbé, vous êtes demandé aux malades. C'est pour le père Médée. Arthur dit que c'est par dévotion. Le vieux est bronchite. Il a un mal au côté. Il va sur quatre-vingt; je sais pas si vous le savez...

"Aux malades !" Ordonné prêtre le mois précédent, le jeune abbé se sentit vraiment ému. Il était en vacances dans sa famille, dans sa paroisse natale, et le curé lui avait dit : "Pour une fois, je ferai ma retraite sans inquiétude. Vous vous installerez au presbytère : vous garderez. Vous pourrez dire votre messe à sept heures, comme d'habitude. S'il y a un baptême, le bedeau vous donnera ce qu'il vous faut. Et j'espère que vous vous arrangerez bien avec Virginie. Si elle vous fait des crêpes pour le souper, vendredi, tâchez de lui en remercier... Les crêpes, c'est sa hache..."

— Tenez : le v'là le sac-aux-malades. Tout est dedans. Le surplis est frais repassé. Pauv' père Médée. Je pense bien qu'il ne fera pas de vieux os.

Quatre-vingts ans ! Pas de vieux os. Le jeune abbé eut presque envie de rire. Et cela lui fit soudain penser au temps où le père Médée avait les os plus jeunes. Lui, Philippe, petit écolier courant alors les ruisseaux pour saisir au printemps la truite fraîche, avait traversé en biais, avec une tralée de petits gas de son âge un champ que lui, justement, le père Médée venait de passer au rouleau.

"Ça irait mieux qu'à travers les souches", avait décidé la bande.

Et le bonhomme s'était dressé comme un épouvantail. L'abbé revoyait encore ces grands bras maigres, avec le bourre-

let de la chemise d'étoffe du pays au baut des coudes osseux.

— Vous autres, là, tas de petits bons à rien. Vous pourriez pas regarder où ce que vous passez. C'est-i' une place pour se trotter comme des poulichons une belle pièce de grain qu'on ajeuve de sumer. Bande d'innocents de village ! Sauvez-vous. Ou je vous donne la volée.

— I' est là, là, le sac-aux-malades. Et la voiture est à la porte.

Le petit abbé était bien bouleversé. Si le Père Médée était plus malade, il faudrait lui administrer l'Extrême-Onction. Il cherchait son cérémonial : il n'avait jamais assisté de mourant. Et il se sentait bien indigné. Au fond de lui-même, il se trouvait jeune pour recevoir la dernière confession d'un vieillard. Il avait peur aussi que le vieux fût un peu gêné.

— Bon. Bien. Je vous attendrai pour souper, dit finalement Virginie pour presser l'abbé.

La cloche de l'église tinta. Et l'abbé prit place sur le siège arrière de la barouche des dimanches de la famille Bussière. Durant les trois milles qui séparaient du village la maison du père Médée, il eut tout le temps à lui pour réfléchir. Comme il portait le bon Dieu, Arthur ne lui adressa pas la parole. Arthur, c'était le plus jeune des fils de Médée, celui qui avait hérité de la donaison. Ils avaient marché au catéchisme ensemble et ils étaient restés amis. Surtout qu'à l'époque des sucres, lui, Philippe, avait été si content de conduire, cinq

années consécutives, ses confrères de collège chez les Bussiére qui avaient la plus belle sucrerie de la paroisse.

Et l'abbé se rappela non sans émotion que, dès sa première année de soutane, Arthur s'était mis à lui dire "vous"...

Alors que, par habitude, le blond s'en allait vers le fond de la cour, Arthur donna soudain un coup brusque avec les guides et fit tourner la voiture vers le perron de devant. Doucement, la porte s'ouvrit. Quelques femmes, à genoux de place en place, indiquaient comme des points de repère, la chambre du fond vers laquelle le ministre de l'Eglise se dirigea.

Dans un grand lit dont la tête touchait le plafond, et en-canté dans les oreillers, le père Médée paraissait bien maigre et bien malade.

L'abbé déposa son sac sur la table où, près de la croix de tempérance, deux chandelles pleuraient...

Et les femmes s'en allèrent dans la cuisine.

Le père Médée avait prévenu Arthur. "Le petit curé, laissez-le fumer un peu. J'ai seulement pas pu aller à sa messe. Va pas le remener tout de suite. Si je suis pas trop râleux de mon asthme, j'aimerais ça... parler avec... Vous pourriez le garder à souper. Ça fera reposer le blond. Deux voyages au village, coup sur coup, dans le temps des foin..."

En sortant de table, la bru dit à son mari : "Tu pourrais peut-être mettre pepère dans sa chaise. Tu sais, des souffleurs, c'est mieux assis."

Arthur dit simplement : "C'est une bonne idée".

Et il continua, se tournant du côté du jeune abbé :

— "Vous savez, monsieur Philippe, sa chaise, c'est toute une affaire pour lui. Sa Brisson, comme il l'a toujours appelée, en souvenir du défunt Brisson qui l'avait faite. Sa chaise, il y tient, et faut pas lui trouver de défauts. Je vas dire comme lui : si elle pouvait parler, cette chaise-là... C'est le premier

morceau qui est entré dans la maison. Il nous a tous bercés dedans, les uns après les autres. Et je vous dirai bien, à bien y penser, je suis sûr qu'il ne s'est pas passé grand-chose d'important dans la famille sans que le père tire sa chaise et vienne y jongler, à côté du poêle, toujours à la même place. Quand il avait des soucis, on s'en aprecevait tout de suite : il ne berçait pas. Il fumait sa pipe, les coudes sur les genoux, à regarder le plancher. Dans ce temps-là, fallait filer doux. Mais, de bonne humeur, et dans les bonnes années, je vous dis que ça roulait, la Brisson ! Et que le petit galop puis le gros galop, qu'on l'a sauté dans cette chaise-là.

— Me coûter de mourir ? Ah ! crabe, non ! Je sais pas si c'est des acrères que je me fais, mais il me semble que je vas être bien reçu de l'autre côté. J'ai peut-être pas toujours été un bon vivant, mais je ferai un bon mort. J'ai commencé par le commencement, moi, vous savez. Vous avez jamais vu ça, vous, des terres en bois debout. Essoucher. Errocher. Vous avez été élevé dans le village. J'ai si ben connu votre défunt père. Il était ben d'adon. Il nous a rendu ben des services, aux habitants. Il nous aidait à vendre not' foin puis nos patates. Mais la vie de ces années icite, c'est rien. Vingt, pi trente, pi quarante ans en arrière... là, par exemple, ça commence à être halant. Et c'est le commencement que vous savez pas.

J'espère que je vas avoir une belle place dans le ciel. Crabe ! que j'ai travaillé. Ah !... ma vieille me trouvait pas mal sacreux. Mais, faire une terre aussi, c'est pas drôle. Quand j'y pense... C'est comme rien : le bon Dieu doit avoir oublié ça. I' doit pas être rancuneux, à la fin. C'est pas quelques petits toryeux jetés au nez d'un cheval rétif qui vont me faire tort. Et depuis le temps que c'est passé. Si jamais vous aviez labouré dans les roches vous, quiens, vous seriez ben de mon dire.

Je veux pas me lamenter et croire que j'étais né pour un petit pain. Non. Mais j'ai eu des bouts de chemin pas mal raboteux. D'abord, j'étais le plus vieux, chez nous. A l'âge que vous êtes sorti de l'école, pour aller au collège, moi, je commençais à labourer. Treize ans. Vrai comme vous êtes là. Et j'ai toujours eu le planche du bord, tout le temps, toute ma vie.

Crabe ! la planche du bord, vous connaissez pas ça ? Quiens ! la planche du bord, là : les premiers rangs... le premier coup de charrue, celui qui mène tout le clos. Le père était strict là-dessus. Fallait pas faire ça à peu près. Quand il m'a établi sur une terre neuve, je lui ai dit : "La planche du bord, son père, ça va prendre du temps..." — Du temps ? qu'il m'a répondu ; commence-la par l'abatis puis mouve-toi, si tu veux te marier l'année prochaine.

Je vous dis que j'ai buché. Je me suis bâti une maison. Une maison ? c'est une manière de parler. C'était plutôt une cabane. La première année, avec le défunt Brisson, on a levé les murs et fait une couverture. Par temps perdu ensuite, j'ai lambrissé, posé un plancher, et quand je me suis marié, l'année d'après, ma vieille a trouvé ça de son goût. Ça ferait pu', ça, aujourd'hui.

On a eu douze enfants, vous le savez. On les a tous réchappés. Trois filles mariées dans la paroisse. Des bons habitants qu'ont pas de redevances. Quatre garçons établis dans le rang. Les petites dernières qui font l'école. Ernest qu'est chez les Frères ; j'en suis pas inquiet, non plus, de celui-là. Ma fille, la Soeur Grise, je l'attends demain. I'a rien que ce pauvre Baptiste qui me tourmente. I'a jamais été placé à mon goût, celui-là. Sa pauvre mère en a donc eu du souci pour lui. Ça fait bien des années qu'il est aux Etats. Je connais pas même ses enfants.

Pauv' Baptiste. Je voyais pas le jour de l'établir, celui-là. Je l'avais laissé partir pour les Etats avec des gâs du Petit-Lac qu'avaient des oncles qui gagnaient cinq piastres par jour. Cinq piastres ! Et par jour. C'était bien tentant pour une jeunesse qu'avait jamais beaucoup vu la couleur de l'argent.

Au bout d'un an, il nous écrit qu'il se mariait. Tout de suite, dans son voyage de noces, on s'est aperçu, ma vieille, pi moi, que c'était pas une femme de notre monde. I' nous a toujours caché sa misère. Ça pas dû toujours être rose. Pauv' enfants ! c'était jeune. C'avait jamais connu d'autres femmes que sa mère et ses soeurs.



Bois sculpté de Léo Arbour.

Photo Tavi.

On les avait reçus de not' mieux, vous pensez ben. Même que c'était dans le temps des foins, et que le petit blond et la voiture fine, c'était rien que pour eux autres.

Je peux ben vous conter ça. Un bon matin, les jeunesses, ça parle d'aller en ville dans l'après-midi. Et v'la t'i pas que sur l'heure du midi, v'la une de nos vaches qui s'étouffe avec un chou de Siam et qui meurt le temps de le dire. On n'a pas diné, personne. Une vache en plein rendement, c'est une grosse perte.

Vous comprenez que la petite femme des Etats, elle, que ça lui disait pas grand'chose, ça, perdre une vache. Baptiste s'en est bien aperçu, je vous l'assure. Il l'appelle dans la grand'maison pour lui dire de ne plus reparler d'aller se promener.

Ma femme qui était dans le fournil l'a entendue qui répondit, fâchée : "Comment, pas aller en ville ? Pour ça ! Mais on était-t'i pour y aller en vache ?"

Pauv' Baptiste. On lui a jamais rien fait voir. Et de son côté, i' s'est jamais lamenté.

J'ai ben travaillé. Oui. Mais j'étais pas tout seul. Vous avez dû entendre parler de ma femme. Une créature dépareillée. C'est pas parce qu'elle est morte que je le dis. Une femme déplète, vaillante, capable sur tout. Et puis, elle était si gaie ! Un peu plus jeune que moi. Je me suis marié vieux : voyez-vous, j'avais aidé à mon père à établir les autres. Ça savait tout faire cette femme-là. Ça habillait toute la maisonnée, pour la semaine et pour les dimanches. Ça perdait pas une minute puis pas grand comme ça de butin. Dans les espaces, elle piquait des couvre-pieds. I'en avait sur tous les lits, et encore de reste dans les armoires, pour les filles. Su' le rouète, elle avait pas sa pareille. Toujours une pièce de montée. De la laine de nos moutons. Du lin qu'on récoltait nous autres même, dans les terres basses. Pauvre vieille !

Je pense à ça aujourd'hui. J'étais pas ben, ben "amain" dans ce temps-là. S'i avait une affaire que j'haïssais, c'était c'te sacrée histoire de brayage. Mais l'avait tant de quoi faire aussi, l'automne. J'avais pas rien que la planche du bord, là... Un homme tout seul, les premières années, faut que tout lui passe par les mains.

Et à part de not' besogne, l'avait les affaires de paroisse. Fallait s'en mêler, malgré nous autres, si on voulait que ça marche.

A fallu bâtir. Vot' père a dû vous en parler. Ça avait été déjà assez malaisé de se laisser séparer de S.-Michel pour s'accorder avec les gens des bouts des rangs des autres paroisses. Aller à l'église à sept milles, c'est rien, ça, mais fonder une paroisse, faut y passer. Tout est à faire.

Ça nous travaille longtemps, je vous le dis. Et faut y penser plus souvent qu'on voudrait. Tenez, moi, ça m'a pris au moins cinq ans, chaque fois que je partais pour aller au village, pour m'habituer à changer de bord pour partir. Toujours tourner le dos à la vieille paroisse... le magasin... la boutique de forge. On est attaché à tout ça. Faut jusqu'à s'accoutumer à un chemin neuf. Avant, on connaissait tous les moutons et tous les racoins par coeur.

Des veillées d'ostination et de chicane, c'était pire que dans le temps des élections. Pour finir, on se disait les uns les

autres : "Si c'est toi qu'est syndic, et que tu nous endettes pour le reste de notre vie, mon crapaud, tu pourras courir longtemps après nous autres pour tes corvées..."

J'étais marguillier en charge quand l'église s'est bâtie. Ç'avait pas été qu'une petite histoire. Dans une assemblée de paroisse, i'vous avait un butor de "rapporté" : un gâs arrivé dans le haut des terres bleues depuis quelque temps seulement. I' traitait le curé... ma foi ! On avait tous honte pour lui. Dans une assemblée, il avait ben cornaillé pendant une heure. La fois d'ensuite, il donne un papier au curé : "Quiens ! si vous savez lire... c'est ça qu'on veut".

C'est pas le temps d'engager ma conscience, mais i'a pas été chanceux, le pauvre homme. Je vas vous dire : il était un peu braque, je pense ben. Un jour, le curé nous dit : "Je commence à être vieux ; ce serait peut-être avantageux pour vous autres de prendre mon argent à fonds perdus. Si vous voulez me payer l'intérêt à six, je peux vous prêter trois mille piastres." Voilà mon diable qui se lève et qui dit : "A six ?... moi j'ambitionnerai pas : j'peux prêter à quatre". Je vois encore Pierre à Pierriche qui avait crié : "Oui, mais, toi, Tanase, c'est le fond que t'as pas perdu..."

Ce cher curé ! Quand i'a voulu me mettre syndic, j'i'ai dit que j'étais meilleur su' le labour. La planche du bord, lui, j' connaissait ça : son père était habitant. Il m'a dit : "Père Médée, la planche du bord, vous l'aurez encore, dans la construction de l'église. C'est là que vous vous apercevrez que c'est ben plus aisé de conduire une charrue que de mener du monde. Battre le chemin pour faire marcher les autres, dans n'importe quoi, c'est la même affaire que tracer le premier sillon. Faut avoir bon bras ; faut avoir de l'oeil".

Tout ça, c'est pas d'hier, mon ami. Me v'la les deux pieds dans la tombe. Si le bon Dieu veut me prendre, i'a beau ! De l'autre côté, je trierai pas, et je prendrai la planche du bord, s'il veut me la donner...

Après avoir sonné l'angelus, le bedeau entre au presbytère chercher le seau à déchets dont les poules se régèleraient le lendemain.

Virginie y laissa tomber trois crêpes ridées, et fougonna : — Ma foi d'honneur, c'est comme rien : i' doit être resté pour l'ensevelir...

Françoise GAUDET-SMET.

Spécial du mois

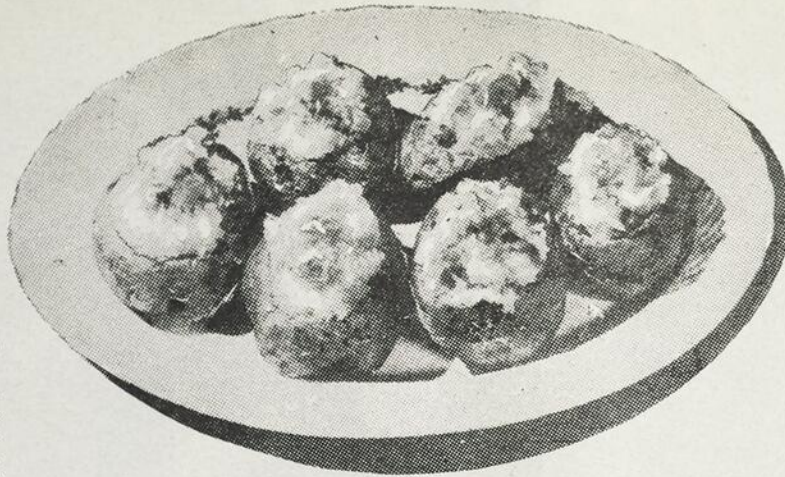
Un cahier 125 modèles de
tapis en couleurs. Un pa-
tron de coussin } **30cts**

Assurez la plus parfaite réussite de vos pâtisseries :

UTILISEZ
la
FARINE
OGILVIE

CHEF ROYAL

MENUS



de Saison

JE SUIS tirillée entre deux alternatives : dois-je vous parler des restrictions à apporter à vos menus après plusieurs semaines continues de bombances ou ferais-je bien de suivre mon penchant naturel et vous inviter à faire bonne chère pendant que Dieu vous prête vie.

Je me décide pour la première, m'étant souvenue à temps que la gourmandise abrège les jours. Cependant, entendons-nous. Il n'est pas nécessaire parce que nous mangerons simple, de manger insipide.

Rien ne vaut l'oignon pour éliminer les déchets amassés dans l'organisme. Les personnes qui aiment l'oignon cru et qui vivent seules ou avec des personnes qui

par **Bella COUSINEAU**

partagent le même goût, peuvent les déguster tels quels pour en retirer le maximum d'effet. Si vous ne l'appréciez pas ainsi, variez la présentation.

Mangez-le en soupe, c'est un goût qui s'acquiert et je ne vois pas pourquoi vous feriez la moue quand les gourmets de New-York paient un dollar une assiettée de soupe aux oignons que vous pouvez faire tout aussi bonne sur le rond de votre poêle. Il vous faut quatre ou cinq pommes de terre épluchées, deux ou trois gros oignons, une gousse d'ail. Vous faites un hachis du tout, vous ajoutez de l'eau, du sel. Une fois les légumes tendres, vous les passez au tamis, vous éclaircissez au besoin avec un peu de lait, vous faites chauffer à nouveau jusqu'au moment de servir et vous versez dans la soupière chaude sur un bon morceau de beurre et des petits wrottons de pain frit.

Je me vois forcée de me dédire, c'est un potage que vous obtenez avec la recette précédente.

Mais il ne sera pas dit que je vous aurai privées de la soupe.

Voici comment vous procéderez : faites revenir $\frac{1}{2}$ livre d'oignons émincés très fin dans du beurre blond. Il ne faut pas que les oignons soient trop colorés. Vous feriez bien de ne pas quitter la queue de la poêle. Une fois l'oignon presque cuit, saupoudrez-le de farine. Remuez quelques instants avec une cuiller de bois. Mouillez avec deux pintes de consommé blanc si vous en avez, sinon avec une quantité égale d'eau pure. Laissez cuire 25 minutes. Versez la soupe sur des carrés de pain séché au four.

En passant, permettez-moi de vous raconter une petite histoire dont vous pourrez faire votre profit. On dit que les Ecossais sont si avares de leurs larmes qu'ils refusent d'en verser même en pelant leurs oignons. Ils recourent au moyen suivant : ils plongent les oignons l'espace de cinq minutes dans l'eau bouillante, puis ils les plongent dans l'eau froide et voilà l'oignon tout déshabillé.

J'ai mis des pommes de terre au haut de cette page avec l'intention de vous offrir une suggestion toute gratuite.

Il y a cent façons et plus d'accommoder les pommes de terre, toutes meilleures les unes que les autres, et pourtant je gage que si je m'amenais manger chez vous pendant une semaine, vous m'offririez au moins quatre jours sur cinq des pommes de terre bouillies ; le sixième, j'aurais

peut-être des pommes de terre rôties (le reste des jours précédents).

Au cas où vous donneriez suite à cette idée, je prépare tout de suite les voies : je les aime cuites au four, dans leur robe, ouvertes en croix, pressées de la base et si chaudes qu'un morceau

de beurre en y tombant, bave son jus de tous les côtés ; à la lyonnaise, mais vous connaissez cette façon-là, inutile d'en parler ; en escalope, nageant dans du lait, du sel, du poivre, du beurre, un soupçon de moutarde pour les relever ; et aussi réchauffées au four, fricassées (mais je n'ai rien à vous apprendre là-dessus) ; je les aime surtout rissolées, sautées dans le beurre, toutes dorées sur le dehors, fondantes dans la bouche et goûtant l'aman-

Ne jetez pas les eaux de cuisson

LES POMMES DE TERRE CUITES A L'EAU nettoient parfaitement les flanelles. Préparez une eau savonneuse, ajoutez quelques pommes de terre cuites à l'eau et écrasées, mettez chauffer légèrement et frottez les flanelles avec ce mélange. Rincez ensuite plusieurs fois à l'eau tiède.

GARDEZ L'EAU DE CUISSON DES EPINARDS : Cette eau a la propriété de rendre aux tissus teints en noir, quand vous les y plongez, leur fraîcheur initiale. Elle est de plus détachante.

Pensez-y quand vous voudrez raviver au début de l'été, vos robes de soie noire rougies aux coutures et vos vêtements de dessous qui ne sont pas de bon teint.

NETTOYEZ COTON, SOIE ET LAINAGE avec la pomme de terre. — Cette fois, il s'agit d'une pomme de terre crue que vous râpez et faites tremper dans très peu d'eau. Vous frottez avec cette pâte les articles à nettoyer que vous étendez au préalable sur une planche à laver. Servez-vous pour cette opération, d'une éponge. Rincez à l'eau tiède puis à l'eau froide.

NE JETEZ PAS L'EAU dans laquelle vous avez fait cuire des fèves blanches : Cette eau nettoie à la perfection les étoffes de coton teinte ou imprimées sans en altérer la couleur.

Tremper les vêtements à laver dans cette eau encore tiède, y frotter les vêtements et rincer ensuite à plusieurs eaux. Si les cotons sont par trop sales, ajoutez du savon.

Le beurre était connu des Anciens

L'ORIGINE DU BEURRE remonte aux peuples pasteurs, qui, pour le préparer, utilisèrent le lait des vaches, des brebis, des chèvres, voire des juments et des ânesses, et même des chammelles qu'ils élevaient pour leurs besoins domestiques, et qui les suivaient dans toutes leurs pérégrinations.

LES ARIENS firent connaître le beurre aux habitants de l'Inde qui le considéraient comme un aliment sacré. Cet aliment précieux, ils le firent figurer dans la géographie mythologique de leur pays sous la forme d'un fleuve de beurre (Salmala) qui entourait de ses méandres l'une des sept zones concentriques symbolisant la Terre et qui étaient placées autour du Méron, qui passait pour être l'axe du monde.

LES HEBREUX connaissaient aussi le beurre et en usaient non seulement comme aliment, mais aussi comme remède. Abraham, lit-on dans la Genèse, offrit du beurre symbolique, "aux trois messagers qui se présentèrent devant sa tente dans la plaine de Manré". Dans ses proverbes, Salomon dit : "Celui qui bat le lait en fait sortir le beurre". C'est là qui démontre que le barattage était connu des Hébreux.

MOISE avait dit au peuple d'Israël, assemblé autour de lui (remarque qui fait bien voir que le beurre était considéré alors comme une substance des plus précieuses) que "l'Éternel avait fait manger le beurre des vaches à son peuple jusque dans les lieux arides et désertiques". Les Scythes, qui eux aussi connaissaient le beurre, le firent connaître aux Grecs. Dès lors, le beurre entre dans la fastrologie pure et fit concurrence à l'huile et autres substances grasses.

◆

Le retour du chantier



"Horizons".

Bois de Claire Leighton.

Le chantier est fini d'hier. Ah! quelle veine
De partir retrouver ses gens.
C'est la femme qui s'ra contente et pas en peine
Avec tout ce que j'ai d'argent!

Je suis certain qu'y doivent pas déjà m'attendre
Et croire fini l'hivernement.
Allons, en route! V'la l'racourci qu'y faut prendre
Pour abréger le marchemnt.

Faut pas que j'oublie rien: j'ai là tout mon bagage,
Ma hache, ma sciotte et tout.
En partant avec l'aube, je pourrai, je gage,
Trouver la femme encor debout.

La maison, lts enfants, j'en ai plein ma pensée.
Jamais, j'y ai songé autant.
Y en aura des cris, des joies, des embrassées!
Ah! bon Yeu! que je sus content!

J'ai ben trente-cinq milles de plein bois à faire.
C'te marche-là, ça prend du temps.
La neige est encore haute, la route pas claire.
Faudra pas perdre un seul instant.

Si je veux dépasser le bois à la brunante
Et être à soir à la maison.
Dire que j'ai pas pu ouïr parole aimante
En quat' mois, rien que des jurons!

Quand on pense un peu, qu'on regarde en arrière
Vers tout ce temps qu'on a vécu,
Dans c't'enfer, loin des siens, à manger de la misère,
Plus infortuné qu'un Jésus.

Tout le jour au dehors, qu'il neige, grêle ou vente
A vous faire claquer les os,
Et qu'on retrouve au camp la neige dans les fentes,
Par quarante en bas de zéro.

Ça paraît insensé, quasiment pas faisable.
On n'ose pas le raconter.
Un beau jour on s'en va, heureux c'est pas croyable,
On pourrait se mettre à chanter.

En pensant aux enfants qui viennent, vous caressent.
C'est des cris, des cris! Jusqu'au chien
Qu'a l'air de vous avoir gardé de la tendresse . . .
Bon Yeu! J'ai le mauvais chemin! . . .

Je me demande où c'est que j'ai ben eu la tête:
Aller me tromper comme ça . . .
J'aurais dû suivre la fourche qui tourne à drette.
J'aurais trouvé moins d'embarras.

A c'te heure, va falloir retourner en arrière
Et prendre le sentier battu.
Y fallait m'arrêter, penser à mon affaire . . .
J'ai trop hâte d'être rendu!

V'la maintenant qu'
Ah! que c'
Je voudrais ben me
Mais ça n'
Dire qu'à penser, s'
Ce qui ad
Personne qui l's aid
La femme
Qui c'est qui gagne
Le p'tit d
Qu'a déjà un visage
Je les air
Mais quoi c'est qui
En plein
Ah bon Yeu de bon
Je peux p
Je m'en vas toujour
Et me la
Faut que je r'vole t
Mon Yeu
Le p'tit qu'on atter
Y doit être
Peut-être que jam
Ah! mo
C'te meïre-là m'av
Faut po
V'la noïreux qui v
Arant la
Y disent que ça vi
On s'enc
Si c'est pas ça qu'
Avec c'te
La tête en feu, le
Féroce
Et c'te force impo
Quand c'

V'la maintenant qu'on va avoir une tempête.
Ah! que c'est dur ce métier de gueux!
Je voudrais ben me voir à la maison! . . . C'est bête,
Mais ça me mouille au bord des yeux.

Rien qu'à penser, si fallait pas que je revienne,
Ce qui adviendrait de mes p'tits.
Personne qui les aide ni les entretienne.
La femme en aurait des soucis.

Qui c'est qui gagnerait leur pain, leur subsistance? . . .
Le p'tit dernier qui tousse tant,
Qu'a déjà un visage triste pour l'enfance!
Je les aime trop, mes enfants.

Mais quoi c'est qui m'arrive? . . . Sûr que je m'écarte!
En plein bois, loin de tout humain! . . .
Ah bon Yeu de bon Yeu! C'est à perdre la carte.
Je peux plus trouver mon chemin.

Je m'en vas toujours pas mourir tout seul icite
Et me laisser geler comme un chien . . .
Faut que je r'voie ma femme, mes enfants, mon gîte.
Mon Yeu, ayez pitié des miens!

Le p'tit qu'on attendait pour la semaine dernière!
Y doit être né à cett' heure'.
Peut-être que jamais y connaîtra son père . . .
Ah! mon pauv' enfant de malheur!

C'te neige-là m'aveugle. Y a pus un'seul' trace . . .
Faut pourtant que je marche encor . . .
V'la noirceur qui vient . . . Si je grouille pas d'place,
Avant la nuit, je serai mort . . .

Y disent que ça vient sans qu'on aie connaissance.
On s'endort, on sent pas de mal.
Si c'est pas ça qu'on appelle de la souffrance
Avec c'te rage de chacal.

La tête en feu, le coeur comme écrasé, c'te envie
Féroce qu'on a d'étrangler,
Et c'te force impuissante! Ah! la maudite vie
Quand on en est comme saoulé!

Dire qu'y a des gens pourris de vice et d'crimes
Qu'y vont à soir dormir heureux
Quand mon honnêt' labeur fera rien que des victimes
Et que je périrai loin d'eux!

Y ont pris l'pain du pauv' et l'honneur des familles
Et vécu de mauvais' actions.
Y ont quand même des biens, un bon feu qui pétille.
Sur eux la malédiction!

Ah! mon Yeu, je m'égare! . . . C'est la peine qui m'tue . . .
Je sus rendu quasiment fou . . .
Je peux plus avancer . . . Y m'reste pas d'issue . . .
Je m'en vas mourir à genoux . . .

Seigneur, accordez-moi le pardon de mes fautes
Et bien des fois que j'ai sacré . . .
J'avais pas peur de rien . . . J'ai marché la tête haute.
J'vous ai pas toujours honoré . . .

Si ça pouvait au moins que mes pauv' enfants sachent
Que je suis mort en bon chrétien . . .
C'est eux autres surtout à qui j'tiens, qui m'attachent . . .
Ah! les cinq pauvres orphelins!

En d'sous de ce sapin, y f'ra moins fret peut-être . . .
Si je pouvais toffer la nuit! . . .
Aussitôt que l'soleil commencerait à paraître,
Je r'connaitrais où c'est que je suis . . .

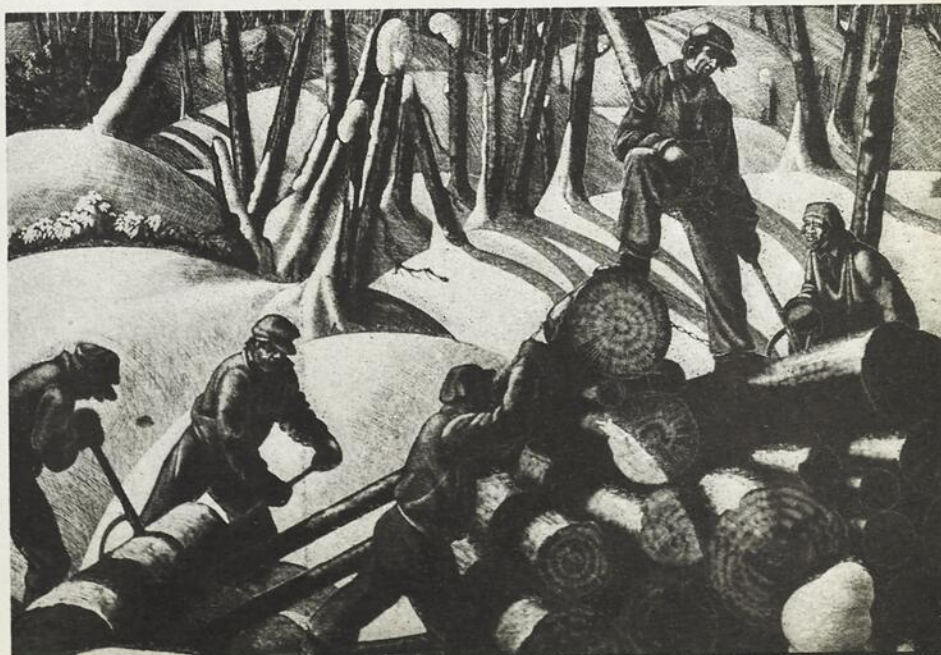
Avec le temps qu'y fait, le noroit, la tempête,
Y m'reste pas beaucoup d'espoir . . .
Je sens plus mes memb' . . . On dirait que mon coeur s'arrête . . .
Y a pourtant d'la neige et j'vois noir . . .

J'vas m'endormir . . . J'aurai pus aucun' connaissance . . .
Ça s'ra la fin . . . Je serai mieux . . .
Ma femme . . . mes enfants . . . Y a plus d'espérance . . .
J'vas mourir . . . Ah! . . . Y mon Yeu . . . mon Yeu . . .

Poème inédit

— par —

Eva SENECAI



No. 4699
CHANDAIL POUR BEBE
 (9 mois — 1 an)

Matériel :

Laine Y. 75 'Snow White Andalusian' Corticelli, No. 144
 "Sleepy blue" 4 écheveaux
 Aig. Y. P. 25 1 paire No. 12
 1 paire No. 13
 Garniture : 1 bouton,
 Tensions : 10 mailles = 1 pouce
 12 rangs = 1 pouce



M4699

Devant : Monter 102 m. sur aig. No 12. Tric. en côtes, 1 m. à l'end., 1 m. à l'env., pour 1½ pce.
1er Rang du patron : 14 à l'end., 1 jeté, 2 à l'end. ens., 15 à l'end., 2 à l'end. ens., 1 jeté, 36 à l'end., 1 jeté, 2 à l'end. ens., 15 à l'end., 2 à l'end. ens., 1 jeté, 14 à l'end.

2ème Rang : à l'env.

Reprendre ces 2 rangs pour 1½ pouce.

Patron du diamant : 1er rang : 14 à l'end. * 1 jeté, 2 à l'end. ens., 7 à l'end., 1 jeté, 2 à l'end. ens., 6 à l'end., 2 à l'end. ens., 1 jeté, * 30 à l'end., reprendre entre l* une autre fois, 14 à l'end.

2ème Rang et tous les rangs alternatifs : à l'env.

3ème Rang : 14 à l'end., * 1 jeté, 2 à l'end. ens., 5 à l'end., 2 à l'end. ens., 1 jeté, 1 à l'end., 1 jeté, 2 à l'end. ens. dans l'arrière des m., 5 à l'end., 2 à l'end. ens., 1 jeté, * 36 à l'end., reprendre entre l* une autre fois, 14 à l'end.

5ème Rang : 14 à l'end., * 1 jeté, 2 à l'end. ens., 4 à l'end., 2 à l'end. ens., 1 jeté, 3 à l'end., 1 jeté, 2 à l'end. ens. dans l'arrière des m., 4 à l'end., 2 à l'end. ens., 1 jeté, * 36 à l'end., reprendre entre l* une autre fois, 14 à l'end.

7ème Rang : 14 à l'end., * 1 jeté, 2 à l'end. ens., 3 à l'end., 2 à l'end. ens., 1 jeté, 5 à l'end., 1 jeté, 2 à l'end. ens. dans l'arrière des m., 3 à l'end., 2 à l'end. ens., 1 jeté, * 36 à l'end., reprendre entre l* une autre fois, 14 à l'end.

9ème Rang : 14 à l'end. * 1 jeté, 2 à l'end. ens., 2 à l'end., 2 à l'end. ens., 1 jeté, 7 à l'end., 1 jeté, 2 à l'end. ens. dans l'arrière des m., 2 à l'end., 2 à l'end. ens., 1 jeté, * 36 à l'end., reprendre entre l* une autre fois, 14 à l'end.

11ème Rang : Comme le 9ème rang,

13ème Rang : 14 à l'end., * 1 jeté, 2 à l'end. ens., 4 à l'end., 1 jeté, 2 à l'end. ens. dans l'arrière des m., 3 à l'end., 2 à l'end. ens., 1 jeté, * 36 à l'end., reprendre entre l* une autre fois, 14 à l'end.

15ème Rang : 14 à l'end., * 1 jeté, 2 à l'end. ens., 5 à l'end., 1 jeté, 2 à l'end. ens. dans l'arrière des m., 1 à l'end., 2 à l'end. ens., 1 jeté, 5 à l'end., 2 à l'end. ens., 1 jeté, * 36 à l'end., reprendre entre l* une autre fois, 14 à l'end.

17ème Rang : 14 à l'end., * 1 jeté, 2 à l'end. ens., 6 à l'end., 1 jeté, 3 à l'end. ens. dans l'arrière des m., 1 jeté, 6 à l'end., 2 à l'end. ens., 1 jeté, * 36 à l'end., reprendre entre l* une autre fois, 14 à l'end.

Ces 17 rangs complètent 1 patron.

Reprendre ces 17 rangs 2 autres fois, finir par le 1er rang du diamant. Maintenant continuer à travailler les 2 premiers rangs du gilet. Quand l'ouvrage mesure 8 pouces du commencement, l'envers de l'ouvrage vers vous, tric. 51 m. à l'env., glisser sur une aig. auxiliaire pour l'ouverture du devant, tric. à l'env. le reste du rang.

Rang suivant : 15 à l'end., 1 jeté, 2 à l'end. ens., dans l'arrière des m., 13 à l'end., 2 à l'end. ens., 1 jeté, tric. à l'end. le reste du rang.

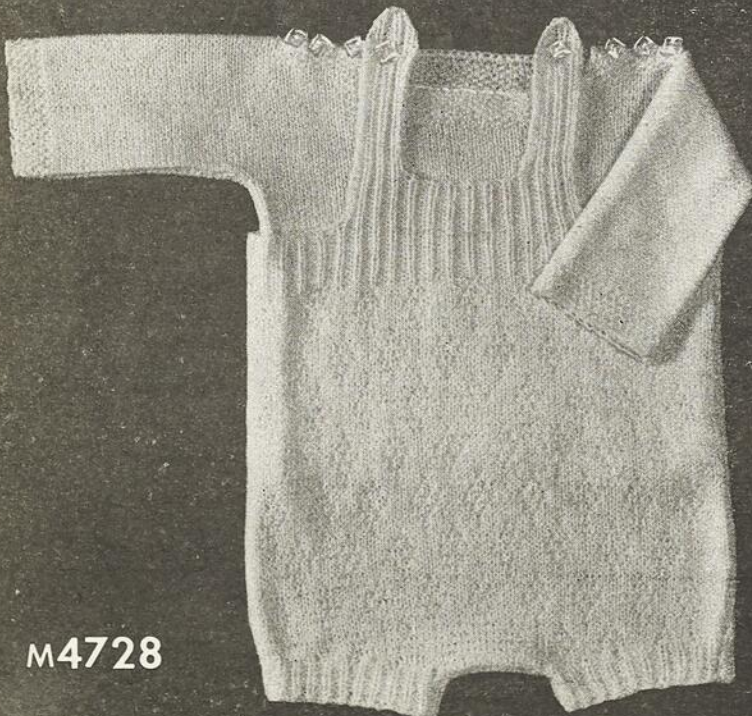
Rang suivant et tous les rangs alternatifs : à l'env.

Rang suivant : 16 à l'end., 1 jeté, 2 à l'end. ens. dans l'arrière des m., 11 à l'end., 2 à l'end. ens., 1 jeté, tric. à l'end. le reste du rang.

Continuer de cette manière ayant 1 m. de plus de chaque côté du patron et 2 m. de moins dans le centre du patron, jusqu'à ce que toutes les m. soient travaillées en maille jersey.



M4692



M4728

Rang suivant : Fermer le cou (du côté de l'encolure). Rabattre 12 m., du même côté rabattre 3 m. au commencement des 3 rangs à l'env. Tric. 2 rangs unis et glisser sur une aig. auxiliaire. Tric. l'autre côté pour correspondre. L'envers de l'ouvrage vers vous, monter 34 m. (pour le cou en arrière). Joindre l'autre épaulette (94 m. sur l'aig.). Tric. droit au point jersey jusqu'à ce que l'ouvrage mesure 9½ pouces. Tric. en côtes, 1 m. à l'end., 1 m. à l'env., pour 1½ pouce. Rabattre.

Manches : Utiliser les aig. No 12 et relever 68 m. autour de l'emmanchure, tric. au point jersey pour 5 pouces. Rang suivant : 2 m. à l'end. ens., au commencement et à la fin de chaque 4ème rang, 3 fois. Quand la manche mesure 6½ pouces, changer pour aig. No. 13 et tric. en côtes, 1 m. à l'end., 1 m. à l'env., pour 1¼ pouces. Rabattre.

Col : Utiliser les aig. No 13, l'endroit de l'ouvrage vers vous, relever 78 m. autour de l'encolure et tric. en côtes, 1 m. à l'end., 1 m. à l'env., pour 4 rangs. Utiliser les aig. No 12 — 1er rang : augmenter 1 m. dans toutes les 4ème m. à travers le rang (97) 2ème rang et tous les rangs alternatifs : 4 à l'end., à l'env., jusqu'aux 4 dernières m., 4 à l'end.

3ème rang : A l'endroit.

5ème rang : 8 à l'end., 1 jeté, 2 à l'end. ens., 77 à l'end., 2 à l'env. ens., 1 jeté, 8 à l'end.

7ème rang : 6 à l'end., * 2 à l'end. ens., 1 jeté, 1 à l'end., 1 jeté, 2 à l'end. ens. dans l'arrière des m., * 75 à l'end., reprendre entre l*, une autre fois, 6 à l'end.

9ème rang : 5 à l'end. * 2 à l'end. ens., 1 jeté, 3 à l'end., 1 jeté, 2 à l'end. ens., dans l'arrière des m., *, 73 à l'end., reprendre entre l* une autre fois, 5 à l'end.

11ème rang : comme le 9ème rang.

13ème Rang : 7 à l'end., 1 jeté, 3 à l'end. ens., 1 jeté, 77 à l'end.

1 jeté, 3 à l'end. ens., 1 jeté, 7 à l'end.

15ème Rang : comme le 3ème rang.

Tric. 7 rangs au point jarretière et rabattre.

Presser légèrement et coudre les épaulettes, les côtés et les manches. Faire une boucle à l'encolure pour le bouton.

M. 4692 — MANTEAU POUR BEBE (9 mois)

Matériel :

Y 75: "Snow White Andalusian" Corticelli, No. 144 "Sleepy blue" 2 écheveaux

Y P. 29—1 paire aig. Aero No 10.
Garniture: 2 boutons.

Tension: 7½ mailles = 1 pouce
10 rangs = 1 pouce

Patron : 1er rang : * Tric. dans l'arrière de la 2ème m. de la pointe de l'aig. gauche, alors tric. dans la 1ère m. de la pointe de l'aig. gauche et glisser ens. ces 2 m. ainsi tricotées sur l'aig. droite, 2 à l'end., reprendre de * jusqu'à la fin du rang.

2ème rang : à l'env.

3ème rang : * 2 à l'end., tric. dans l'arrière de la 2ème m. de la pointe de l'aig. gauche alors tric. dans la 1ère m. de la pointe de l'aig. gauche et glisser ces 2 m. ensemble, reprendre de * pour tout le rang.

4ème rang : à l'envers.

Dos : Monter 76 m., Tric. 6 rangs à l'end., 1 rang à l'env. Tric. au point de patron jusqu'à ce que l'ouvrage mesure 6 pouces du commencement. Former l'emmanchure en rabattant 3 m. au commencement des 2 rangs suivants.

Rang suivant : Tric. l'empiecement en côtes, 1 m. à l'end., 1 m. à l'env. et tric. 2 m. ens. au commencement des 6 rangs suivants (64 m.). Continuer uni en côtes, jusqu'à ce que l'empiecement mesure 4 pouces. Rabattre 11 m. au commencement des 4 rangs suivants. Rabattre les 20 m. qu'il y a sur l'aig. pour l'encolure du dos.

Devant gauche : Monter 44 m. Tric. 6 rangs à l'end.

7ème rang : 4 à l'end. Tric. à l'env. le reste du rang. Continuer au point du patron avec 4 m. à l'end. à chaque rang (ces 4 m. forment la bordure). Tric. de cette manière jusqu'à ce

que le devant mesure la même longueur que le dos. Emmanchure. Rabattre 3 m. alors tric. l'empiecement en côtes, 1 m. à l'end., 1 m. à l'env., tric. 2 m. ens., du côté de l'emmanchure, à tous les autres rangs, 3 fois. (Continuer à tric. les 4 m. de bordure du devant). Quand l'empiecement mesure 2½ pces, rabattre 8 m. pour l'encolure. Continuer en côtes. Rabattre 2 m. du côté de l'encolure à tous les autres rangs, 4 fois. Tric. uni jusqu'à ce que l'emmanchure mesure la même longueur que le dos. Du côté de l'emmanchure rabattre 11 m. au commencement des 2 rangs suivants.

Devant droit : Comme le devant gauche mais en ayant bien soin de renverser la bordure — 7ème rang : Tric. à l'env. jusqu'aux 4 dernières m., 4 à l'end.

Manches : Monter 40 m., tric. en côtes, 1 à l'end., 1 à l'env., pour 16 rangs, 1 rang à l'end., 1 rang à l'env., tric. au point du patron, aug. 1 m. de chaque côté à tous les 6ème rang jusqu'à ce qu'il y ait 56 m. sur l'aig. Continuer uni jusqu'à ce que la manche mesure 6 pouces du commencement du patron. Commencer à former le haut de la manche. Tric. 2 m. ens., au commencement de tous les rangs, 12 fois. Rabattre les 44 m. restant sur l'aig.

Col : Monter 80 m., 4 à l'end., 1 à l'end., 1 à l'env., pour 72 m., 4 à l'end., reprendre ce rang, 18 fois. Rabattre.

Coudre les épaulettes et les manches. Presser légèrement avec un linge humide et un fer chaud. Coudre les côtés, les manches et le collet. Presser les coutures. Avec laine double crocheter 2 chaînes pour les boutonnières et attacher à la bordure de l'empiecement (devant gauche pour un garçon et devant droit pour une fille).

M. 4728 ENSEMBLE POUR BEBE (9 mois)

Matériel :

Y 82 "Babysheen" Corticelli, No. 130 Blanc, 4 écheveaux
1 paire aig. No. 10.

Garniture: 8 boutons

Tension: 7 mailles = 1 pouce
8 rangs = 1 pouce

Chandail : Monter 71 m., tric. au point de riz pour 1 pouce. Tric. le reste au point jersey. Quand l'ouvrage mesure 7 pouces du commencement, monter 36 m. au commencement des 2 rangs suivants pour les manches. Continuer au point jersey, tricotant les 6 m. du commencement au point de riz. Quand l'ouvrage mesure 2¼ pouces du commencement des manches au 39 m. au point de riz, 46 m. au point jersey, 6 m. au point de riz. Continuer de cette manière jusqu'à ce que la bordure du point de riz mesure ¾ de pouce.

Rang suivant : 6 m. au point de riz, 46 m. à l'end., 5 m. au point de riz, rabattre 29 m. pour l'encolure, 5 m. au point de riz, 46 m. à l'end., 6 m. au point de riz.

Rang suivant : 6 m. au point de riz, 37 m. à l'env., 14 m. au point de riz, tourner. Continuer à tric. de cette manière jusqu'à ce que les 14 m. de point de riz mesurent ½ pc.

Rang suivant : Rabattre les 14 m. au point de riz pour l'ouverture de l'épaulette. Travailler sur les mailles qui restent.

Rang suivant : Monter 14 m. sur les 14 m. rabattues du rang précédent. Continuer à tric. jusqu'à ce que les 14 m. au point de riz mesurent ½ pc. Tricoter l'autre côté correspondant. Quand l'ouvrage mesure la même longueur que le 1er côté, rang suivant : tric. 6 m. au point de riz, 46 m. au point jersey, 5 m. au point de riz, monter 29 m., tric. 5 m. au point de riz, 46 m. au point jersey, 6 m. au point de riz. Continuer à tric. le dos pour correspondre au devant. Rabattre. Travailler 1 rang de s.c. autour de l'encolure, faire 3 boucles sur chaque épaulette pour les boutons.

Culotte : Monter 6 m. (bretelle), 1 à l'end., 2 à l'env., rang suivant : 2 à l'end., 1 à l'env. et aug. 1 m. au commencement et à la fin de chaque 2ème rang jusqu'à ce qu'il y ait 12 m. sur l'aig. Rang suivant : Faire une boutonnière, 1 à l'end., 2 à l'env., 1 à l'end., rabattre 4 m. tric. le reste du rang. Rang suivant : Monter 4 m. sur les m. rabattues du rang précédent. Quand la bretelle mesure 3½ pouces, glisser sur une aig. auxiliaire. Faire une autre bretelle de la même manière, quand l'ouvrage mesure 3½ pouces, monter 18 m., tric. les 12 m. de l'aig. auxiliaire.

Continuer au point de côtes. Quand le devant mesure 1 pouce entre les bretelles, monter 18 m., 42 m. en côtes, monter 19 m. Continuer jusqu'à ce que le devant mesure 2¼ pces entre les bretelles. Tric. au p. du patron.



L'art d'être femme

Flore CHAPUT
de l'institut de beauté FRANCE

"SAVOIR PREVENIR LES RAVAGES"

Le temps apporte à tous nos organes une usure incessante et à toutes nos fonctions une déchéance de plus en plus difficilement réparables. La taille fléchit, le visage se creuse, la peau vieillit, l'énergie respiratoire, circulatoire et nerveuse diminue; l'estomac devient paresseux, la dépuración est moins parfaite: l'intoxication envahit l'organisme en général.

Le moral qui est une sorte de doublure du physique se ressent de cette décadence: la mémoire, la volonté, l'initiative, la capacité de travail, la joie de vivre ne déclinent-elles pas, plus ou moins, avec l'âge?

Il faut donc lutter, pour conserver notre énergie physique et morale, notre activité, notre vitalité, en un mot "notre jeunesse". C'est lorsque nous sommes en possession de la pleine maturité qu'il importe surtout de commencer la lutte; c'est un immense tort d'attendre que "l'air vieux" nous ait marquée irrémédiablement. Ne nous faisons pas de montagnes avec les traitements à suivre: quelques exercices réguliers en plein air, une diète bien étudiée et une hygiène méticuleuse de la peau. Entretienons, enfin, notre vigueur morale par le sommeil régulier, par l'exercice de la volonté et surtout par la pratique de la tolérance, de la bonne humeur et du sourire.

Tous les jours, nous coudoyons des vieux de quarante ans et des jeunes de soixante-cinq. Notre fontaine de jouvence est en nous. Elle est dans le parfait équilibre du physique et du moral. Dans ce cas seulement on conserve un peu de son enthousiasme, qui est la fleur de la vie, et on ne ferme pas sa porte aux belles visions d'antan!

REponses AU COURRIER

FIDELE. — LES RIDES! Premier sujet d'inquiétude; premier signe qui nous indique qu'il faut lutter constamment et sans relâche. Les gens qui vous garantissent de faire disparaître vos rides en huit jours ou, même, en un mois spéculent tout simplement sur votre naïveté. Allons! Qui aurait découvert le secret d'empêcher les années de s'accumuler?... Cependant, je conviens qu'il existe, de nos jours, des produits à base de lanoline et d'huile d'amandes douces qui contribuent certainement à retarder pendant longtemps l'apparition des rides et à atténuer graduellement celles déjà marquées, à condition d'avoir de la persévérance et de la tenacité. Inutile d'attendre des miracles en vingt-quatre heures. De plus, il faut être très prudente et n'employer que des produits dont vous connaissez la composition; sans quoi, vous vous exposeriez à aggraver votre cas. A employer n'importe quelle pommade, 50% des femmes se vieillissent au lieu de se rajeunir.

NINON. — La poudre que vous mentionnez est très bonne; mais puisque vous avez la peau sèche, servez-vous plutôt d'une huile nettoyante pour vous démaquiller tous les soirs. Essayez par exemple, l'Huile des Orientales. Le savon irrite; lorsque vous aurez fait une fois l'essai de cette huile, vous ne reviendrez jamais à autre chose, comme préparation à nettoyer l'épiderme. Merci de votre lettre si sympathique.

MIGNONNETTE. — Le matin: après avoir rafraîchi votre peau par une ablation d'eau froide, appliquez régulièrement une Lotion Tonique Astringente à base de fruits, (ne cherchez pas la lotion la mieux parfumée, mais celle qui est à base de fruits, nous ne parlons pas parfum pour l'instant, mais TRAITEMENT) et, sur une peau encore humide de lotion, appliquez un "fond de teint" (une très petite quantité, dont vous taponnez le surplus) ensuite, un rouge en crème et enfin, une poudre très fine et la moins parfumée possible; n'oubliez jamais que le parfum irrite la peau. Je vous défie d'arriver à faire un maquillage plus doux, plus lisse et plus naturel; sans compter qu'avec le temps, votre peau deviendra plus claire et plus en santé: un beau teint équivaut à 50% du charme féminin. Ecrivez-moi et je vous donnerai le nom des produits que je recommande, pas parce que je les crois supérieurs à tous les autres produits, mais, tout simplement parce que j'en connais entièrement les formules.

GABIE. — Votre peau ayant une tendance à être trop grasse est plus exposée qu'une peau sèche aux points noirs; c'est pourquoi une propreté absolue est très importante. L'eau et le savon ne suffiront pas, dans votre cas, à nettoyer les pores à fond. Appliquez, tous les soirs, une Mousse au Citron de bonne marque; après l'avoir massée très délicatement, deux ou trois minutes, essuyez-la avec une toile à fromage; vous enlèverez, de cette façon, toutes les poussières graisseuses, accumulées au fond des pores et qui sont tout simplement la cause des points noirs et des boutons dont vous vous plaignez. Après ce nettoyage, vous appliquerez une bonne crème ANTI-RIDES, que vous garderez la nuit. Vous verrez qu'au bout de quelque temps votre épiderme facial s'améliorera graduellement et que les gens, au lieu de vous regarder avec un air de dire "comme elle a vieilli!" vous diront plutôt: "Comme tu as l'air bien, depuis quelque temps!" Et, n'oubliez pas de sourire... c'est là mon traitement par excellence.

Si vous désirez une réponse personnelle, écrivez à madame Flore Chaput, Boîte Postale 25, Montréal. Veuillez inclure une enveloppe et un timbre pour la réponse.

Bel assortiment de laine à écouler

2 plis — 3 et 4 plis à partir de 15 sous la balle.

Laine Angora 100%

spéciale à 50 sous la balle d'un quart d'once; blanche - rose - bleue - noire - brune.

Annette LAFRANCE

5185, rue Papineau — Montréal.

5% d'escompte sur présentation de cette annonce, par la poste ou dans une visite personnelle.



Chère Suzon,

Le souvenir de mon séjour parmi vous à l'occasion de Noël ne quitte pas ma mémoire. Il me sert d'inspiration aujourd'hui. Ton foyer respire le bonheur, Suzon, le véritable bonheur que tout foyer rural devrait posséder et que je souhaite à tous mes compatriotes campagnards.

C'est une longue file d'images qui se déroulent devant mes yeux. Combien de sujets vous avez touchés, Paul et toi, combien de projets vous avez élaborés devant moi. J'admire en silence la confiance que vous avez l'un en l'autre. J'en étais heureux. Un bel avenir vous attend, mes amis. Votre petit Pierre qui gazouille dans son berceau détourne par moment vos esprits tendus vers vos ambitions matérielles. Il vous égaye de son sourire et vous comble de joie. Je vois encore d'ici le tableau.

Tu peux être fier de ton Paul, Suzon; seconde-le toujours dans ses projets d'amélioration sur sa ferme. Je l'entends encore me parler avec enthousiasme de Franchette, sa belle canadienne primée à l'exposition d'automne, de ses vaches à robe noire garnie de jaune, dont il contrôle la production depuis deux ans déjà, de son pacage permanent installé près de la ferme, du travail d'égouttement commencé sur la « pièce d'en haut », des rendements obtenus sur les sols en rotation organisés avec le concours de son agronome. « C'est mon agronome », comme il le dit, « et je suis fier de le proclamer. Sans lui, que pourrais-je faire d'ordonné, de pratiquement réalisable avec le moins d'efforts et le moins d'erreurs possible ».

Tu reprends à ton tour: « N'oublie pas mes poules, Paul, ou plutôt j'en jaserai moi-même, je les connais mieux que toi ». Et tu me défiles en série les exploits accomplis dans ta basse-cour. Comme c'est bien cela, le foyer rural! Vous vous occupez de vos affaires au lieu de perdre un temps précieux à vouloir régler l'affaire des autres ou à égrener des potins — souvent faux — qui courent la paroisse.

Je me revois ensuite à la salle du sous-sol, à l'église. Suzon, je suis fier de toi et de ton oeuvre dans la paroisse. J'admire la confiance que tes compagnes placent en toi. Tu sais si bien les convaincre. Ta supériorité sur elles n'est pas une cause de jalousie, parce que tu as l'intelligence de voir en elles des égales, et de te rendre compte que tu te dois de leur rendre service. Comme cela est bien!

Les fermières réunies en compagnie de leur mari ont

fait sur moi une sérieuse impression. Leur attention soutenue, leur raisonnement équilibré, leur résolution bien assise devant l'exposé de mon projet m'ont démontré tout de suite le passage dans leurs rangs d'une propagandiste au fin doigté. Les maris, — ce qui est à votre honneur, chez vous, — reconnaissent hautement et ouvertement le bien immense que vos fermières opèrent dans votre paroisse. C'est une révélation pour les plus âgés, qui ont vécu rivés à une routine anémiant depuis trop longtemps. « Les femmes jouent leur rôle dans notre paroisse et souvent nous donnent l'exemple de la coopération. » Ils sont fiers de le proclamer.

Ceci est de bon augure dans l'organisation de votre contre coopératif de vente d'oeufs. Bientôt, d'autres activités viendront se joindre à ce mouvement. L'achat des poussins — il faudra y penser dès maintenant, — l'achat des moulées commerciales, l'achat des accessoires de la basse-cour, la vente, au cours de l'été prochain, de vos cochets, voilà autant d'occasions de vous coudoier et de goûter aux bienfaits d'un groupement ordonné de producteurs, qui ont les mêmes intérêts et les mêmes ambitions.

Les maris se réuniront aussi pour discuter l'organisation d'une beurrerie-fromagerie coopérative centrale. Un d'entre eux m'en a soufflé un mot à l'oreille. « Pourquoi pas? » Je lui dis. « Il est grandement temps que les cultivateurs laissent à la porte de la salle de leurs délibérations leurs lunettes rouges ou bleues, leurs mesquines chicanes de rangs entre « patrons de fabriques », ou le venin de leur jalousie, pour se rendre compte une fois pour toutes de la situation et la régler définitivement à leur avantage. Vous avez la formule salvatrice, mon cher ami, ne l'oubliez pas. « Et ma franche poignée de main à ce brave fermier traduit le souhait que j'avais au coeur. » Transmettez ce message à tous vos copains, » de lui dire, « Naus allons y voir et ce ne sera pas une « traînerie », de me retorquer le brave Jacques Ladouneur.

Suzon, empresse-toi de communiquer mon secret à Paul, je te le permets. Il sera enchanté de le connaître. Tu sais la recette pour semer et faire germer une idée dans les cerveaux. Qu'il appointe un cultivateur décidé dans chaque rang. Le travail de noyautage commence, s'infiltré, convainc les tièdes, renverse les oppositions. Au bout de quelques semaines, tous sont surpris de penser et vouloir la même chose.

Je m'aperçois, Suzon, que l'enthousiasme m'emporte. Je voudrais voir mon désir se réaliser. Je vous vois tous progressifs, entreprenants et contents. Je ne capitule jamais, tu sais. Viens me raconter à ton tour toutes les observations que tu auras recueillies de ton poste d'éclaircur.

Mes amitiés à Paul,

Ton cousin,

Albert DESPRES.

BOITE AUX LETTRES...

Réponse à Mlle Rosine Joannette

Votre problème est facile à résoudre, Mademoiselle. Je conclus d'abord que vous désirez faire couvrir des oeufs au printemps. Sinon, vos petits batailleurs de coqs feraient de bons plats... Je vous dis ensuite que cette malice chez le coq est un très bon signe. Il indique de la vigueur, de la force que l'on doit rechercher dans tout bon reproducteur.

Je vous conseille donc dans les circonstances de choisir et de garder le meilleur, le mieux développé, avec un dos large et long, une poitrine bien développée, profonde, le mieux campé sur ses jambes; vendez l'autre à une voisine.

Si la séparation ne change pas l'humeur du coq solitaire et ne chasse pas sa jalousie, échangez-le pour un coq étranger. Je comprends aussi qu'il n'est pas du même sang que vos poulettes: ce qui serait préjudiciable pour les poussins à venir.

L'alimentation du coq peut être faite séparément si possible, avec beaucoup de bons grains — sans moulée.

Bienvenue.

Secrétariat de la Province de Québec

MEILLEURS VOEUX DE BONNE ET HEUREUSE ANNEE

JEAN BRUCHÉSI,
Sous-Ministre.

Honorable HENRI GROULX,
Ministre.

SERVEZ UN *Nouveau Plat!*

❖ Votre famille commence-t-elle à se lasser des anciens menus toujours les mêmes ?
❖ Ou attendez-vous des invités que vous voudriez spécialement bien impressionner ?

Surprenez-les en leur servant ce nouveau fromage dont tout Montréal parle actuellement : le fromage RICHELIEU. Il est possible que chaque homme, femme ou enfant ne le préfère pas sur l'heure aux autres fromages qu'ils connaissent déjà, mais tous apprécieront sa saveur différente, et les gourmets ne cesseront de vous féliciter de votre découverte.

Le fromage RICHELIEU est naturel et pur — pas un fromage "composé" — il est fabriqué entièrement de lait pur provenant des plus riches pâturages du Québec. Savoureusement doux et crémeux, il fond dans la bouche, aiguise l'appétit, est aisé à digérer et peut être mangé avec plaisir et profit même par ceux qui ordinairement ne sont pas des amateurs de fromage.

Les mots sont impuissants à traduire la saveur du fromage RICHELIEU. Il procure un de ces plaisirs qu'on ne peut imaginer, mais qu'on doit goûter et qu'on n'oublie jamais ensuite. Essayez-le aujourd'hui. Demandez chez votre épicier le paquet de 25 sous.

Fromage Richelieu

fabriqué par la

COOPERATIVE FEDEREE DE QUEBEC

vendu par J.-René Ouimet Ltée, agent distributeur.

GRANBY

vieilles traditions...
méthodes modernes...

avec des retailles

piquez des
couvre-pieds!

Un cahier de 42 modèles de
couvre-pieds « par pointes » :

20 sous



Edition

“PAYSANA”

Case Postale 25,

12

Montréal.



Ce cahier sera donné gratuitement à
toute personne qui enverra

D'ICI LE 15 MARS 1940

à Paysana directement un
abonnement nouveau d'un an :
un dollar.

